LA REVUE THÉATRALE

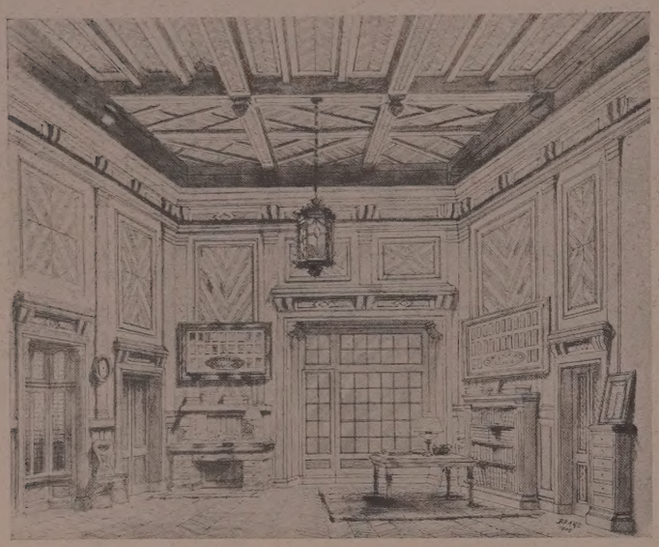
VENTE & ABONNEMENT
14, RUE DES MINIMES
PARIS
NOUVELLE SÉRIE N° 47
PRIX NET : 1 FR. 5
ÉTRANGER : 2 FR.

Mlle MARCELLE BORDO
CHAPEAU DE LEWIS

Studio Luz

tisme, et je m'inclinai, approuvant même sa décision. Quand le péril n'exista plus, il y a quelques mois, MM. Delcassé et Chaumié levèrent d'eux-mêmes leur veto, et l'œuvre fut inscrite au répertoire le plus prochain du théâtre de Coquelin. Vous pouvez démentir de façon absolue qu'il y ait eu des négociations avec l'ambassade d'Allemagne : c'eût été humiliant pour le ministre autant que pour moi. »

Quoi qu'il en soit, on pourrait peut-être affirmer que c'est précisément aux « événements récents » que le nouveau spectacle du Théâtre de la Gaîté doit une grande part de son très vif succès. Des questions qui semblaient un peu oubliées depuis quelques années, sont redevenues aujourd'hui d'une poignante actualité.



Les Oberlé. — IIe Acte. — D'après une esquisse de Brard.

On connaît le sujet du célèbre roman de M. René Bazin. La thèse que soutenait l'écrivain ne répond peut-être plus tout à fait à l'état d'esprit qui domine aujourd'hui dans les pays annexés, et M. Maurice Barrès a pu montrer, avec une remarquable force d'argumentation, qu'une thèse contraire serrait de plus près la réalité. Le héros de *Au service de l'Allemagne* « accepte l'inévitable », et il n'en défend que mieux la France. Dénoûment moins théâtral, certes, mais combien plus humain que la pathétique désertion de Jean Oberlé. Dans les solides pages de l' « épisode » barrésien, le drame est tout intérieur et la scène n'aurait que faire de ces subtils problèmes de conscience. Une Alsace plus conventionnelle passe dans le roman des *Oberlé*. Admettons-la telle que M. Bazin nous l'a donnée, avec son visage un peu banal, et voyons le parti que M. Haraucourt a su en tirer.

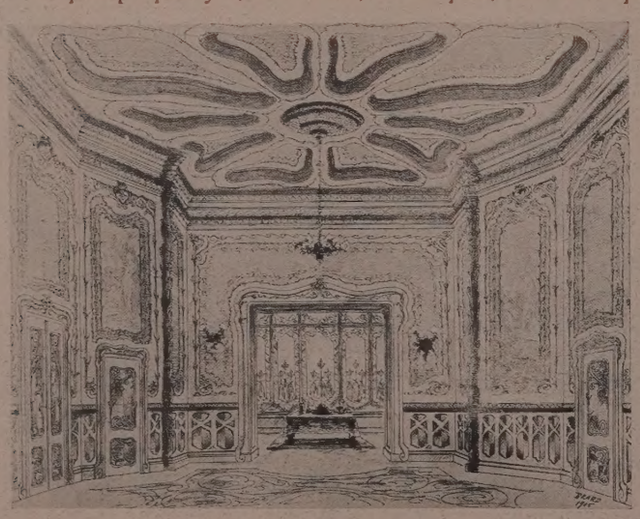
A la fois drame de famille et tragédie politique, la fable des *Oberlé* devait tenter un homme de théâtre. Le double conflit des sentiments et des races pouvait se hausser jusqu'à la beauté antique. Shakespeare avait jadis retenu M. Edmond Haraucourt, de l'œuvre de René Bazin il aurait pu tirer des effets qui eussent été comme de lointains rappels d'Eschyle. Mais le grand mélodrame moderne lui offrait un cadre plus accessible au public, où il lui était loisible de mettre en valeur les oppositions les plus violentes. Et ce fut encore une fort belle œuvre dramatique.

Ce que M. Emile Fabre avait essayé dans la *Rabouilleuse*, avec un sujet emprunté à Balzac, M. Haraucourt a entrepris de le faire en transformant complètement, selon ses conceptions personnelles, l'œuvre de M. Bazin. En intervertissant l'ordre de certains épisodes, en imaginant des détails neufs, il a su donner à sa pièce une physionomie particulière qui la différencie heureusement des romans découpés en tranches, selon le fameux procédé naturaliste. Son souci de la synthèse, il l'a marqué dans les titres mêmes des cinq actes qui composent ce spectacle douloureux : le Retour, la Famille, les Cloches, l'Aïeul, la Frontière.

Le conflit qui naît dans toute famille alsacienne-lorraine, du fait de l'annexion, est marqué vigoureusement dès le premier acte. Jean Oberlé revient à Alsheim, après avoir fait ses études à l'Université de Munich. Dans quelques semaines, il sera pris par la caserne allemande. Mais avant d'aller faire son volontariat à Strasbourg, il veut se reposer auprès de sa famille. Il retrouvera son père, le grand marchand de bois, homme dur et volontaire, rallié à l'Allemagne par intérêt, mais souffrant au fond de lui-même de son abdication; sa mère, douce créature tendre et sacrifiée; sa sœur Lucienne, positive comme son père, et qui, par ambition, va se fiancer à l'officier allemand Von Farnow.

L'oncle Ulrich Bieler, qui guide Jean à travers la forêt, est le type du vieil Alsacien, tel que les romans d'Erckmann-Chatrian nous l'ont fait connaître. Bon enfant et d'une cordialité un peu brusque, il demeure placide en face des événements les plus graves. Les tristesses de l'heure présente ont trouvé en lui un observateur résigné. S'il se fâche rarement, ses colères, cependant, peuvent être terribles. Au demeurant, un cœur d'or. M. Bastian nous apparaît comme le patriote irréconciliable. Il a élevé sa fille Odile dans le culte du souvenir, et c'est d'un mauvais œil qu'il voit les intrigues de son puissant voisin Joseph Oberlé. Cependant, dès le premier acte, une idylle s'ébauche entre Jean et Odile.

Mais il y a l'ancêtre, le père de Joseph Oberlé, qui en 1850 créa l'usine d'Alsheim; Philippe Oberlé, vieillard malade et presque paralysé, ne connaît, lui non plus, aucune compromission. « Il est de la très vieille Alsace, explique l'oncle Ulrich à Jean, de celle qui vous paraît à vous fabuleuse, et à laquelle je me rattache, bien que je sois plus jeune que M. Oberlé. Elle était toute française, celle-là, et pas un homme de ce temps-là n'a varié. Vois ton grand-père, vois le vieux Bastian. Nous sommes la génération qui a souffert. Nous sommes la douleur, nous autres. Ton père est la résignation.



Les Oberlé. — IVe Acte. — D'après une esquisse de Brard.

— Et moi ? interroge Jean Oberlé.

— Toi, tu es la légende. »

Dès le second acte, le rôle que M. Haraucourt, par une heureuse dérogation au plan du roman, a prêté à l'ancêtre, se précise. Jean vient d'arriver. Il trouve auprès de sa famille le prétendant Von Farnow, en qui il reconnaît, non sans déplaisir, une ancienne relation de Munich. L'oncle Ulrich, M. Bastian et sa fille, qui surviennent tour à tour, ne comprennent rien à la présence de cet intru. Les présentations sont reçues avec froideur. En vain, la massive carrure de l'Allemand essaye-t-elle de se faire

Les Oberlé — V^e^ Acte. — D'après une esquisse de Brard.

souple et insinuante. Quand l'ancêtre, Philippe Oberlé, arrive au salon, tout se gâte. Assis dans son fauteuil, il feint d'abord de ne point voir l'uniforme exécré. Mais quand Joseph Oberlé insiste pour faire accepter le fiancé de sa fille, le moribond se redresse, tremblant de tous ses membres, et d'une voix encore forte, mais étouffée par l'émotion, il désigne la porte à l'étranger :

— Je suis ici chez moi !

Cette fin d'acte est d'un effet poignant. Disons de suite que M. Péricaud a composé avec un art parfait ce personnage du vieil Alsacien de l'âge héroïque. Il a su donner à un rôle presque muet une ampleur tragique qui aida beaucoup au succès de la pièce.

Le troisième acte, c'est l'acte des Cloches. Les pèlerins montent à la chapelle de Sainte-Odile, qui se détache au fond de la terrasse. Costumes pittoresques, sinon très exacts et que popularisa le célèbre tableau de V. Brion. Les cloches de la vallée alternent et se répondent. Les gens du pays les écoutent avec émotion et les nomment les unes après les autres. C'est une des plus jolies pages du roman de M. Bazin. Au théâtre, le jeu des cloches fut admirablement réglé, mais ces braves paysans, en désignant, derrière les montagnes des Vosges, le beau pays de France, semblaient ignorer quelque peu les quatre points cardinaux.

Cet acte-là ne sert guère à faire avancer l'action. M. Bastian a refusé de donner sa fille au fils du rénégat Joseph Oberlé, et, devant la chapelle, sur la terrasse de Sainte-Odile, les jeunes gens se promettent, s'ils ne s'appartiennent jamais, de se garder du moins la foi. Déjà Jean Oberlé laisse deviner ses projets de désertion. L'oncle Ulrich essaie en vain d'arranger les choses et de fléchir le cœur de l'irréconciliable patriote. Cependant que le dragon allemand passe arrogant au milieu de la foule pour aller rejoindre sa fiancée. Joseph Oberlé persiste dans ses desseins. Il se présentera au Reichstag comme candidat gouvernemental, lui le fils du protestataire de la première heure, et sa fille sera Frau Von Farnow. La soirée de fiançailles a lieu dans sa maison. Les fonctionnaires allemands et leurs femmes sont les seuls hôtes du transfuge, et exaltant la patrie allemande ils dénigrent la France, devant ces anciens Français, au point que Jean Oberlé, qui demain doit aller gagner la caserne, s'emporte et fait une vibrante apologie de la terre qui, au fond de son cœur, est demeurée sa patrie. Alors le fragile échafaudage de Joseph Oberlé s'écroule. Le gouvernement va refuser l'appui promis à sa candidature. Jean, exaspéré, avoue ses projets de désertion au fiancé de sa sœur. Von Farnow se rengorge pour se défiler ensuite, malgré le désespoir de Lucienne, car comment pourrait-il devenir le beau-frère d'un déserteur ? L'atteinte portée à ses plus hautes ambitions fait sortir Joseph Oberlé de sa réserve, et cet homme froid, dans une scène poignante, avoue devant son fils les rancœurs dont il souffrit depuis vingt ans pour soutenir son rôle de « rallié ». Mais il enferme le jeune homme pour l'empêcher « de faire un mauvais coup ». Le vieil ancêtre, alors que déjà le calme de la nuit est descendu sur la maison, joue encore une fois son rôle de *deus ex machina*. Amené par l'oncle Ulrich, il délivre le prisonnier, car il possède toutes les clés de la maison. Avant de laisser partir l'enfant vers la terre où l'on respire plus librement, il lui donne sa bénédiction. Du dernier acte, il vaudrait peut-être mieux ne point parler. Pour donner à son œuvre une sorte de couronnement philosophique, M. Haraucourt a imaginé un dénoûment compliqué et peu dramatique qui faillit compromettre le succès des *Oberlé*. « C'est la France qui chante ! » dit le déserteur blessé, à la dernière page du roman de M. Bazin. Et il écoute dans un dernier rêve « un murmure immense, où des millions de voix sont unies, monter le long des Vosges et s'élever dans la nuit ». Dans la pièce, c'est l'oncle Ulrich qui, se substituant par un subterfuge à son neveu, est amené, légèrement blessé, de l'autre côté de la frontière. Et un colloque s'engage entre les différents personnages, réunis là comme par miracle, un colloque où les paroles « Humanité, tu marches lentement » paraissent les plus importantes.

Les *Oberlé* ont obtenu un franc et légitime succès. Nous avons noté déjà la grande figure dessinée par M. Péricaud, dans le rôle de l'ancêtre. M. Constant Coquelin a rendu, avec toutes ses nuances, le personnage de l'oncle Ulrich, brave Alsacien, tour à tour ému et indigné. M^me^ Léonie Yahn fut sèche et volontaire à souhait, encore que gracieuse, dans le difficile rôle de Lucienne Oberlé. M^lle^ Miéris nous a donné une touchante Odile Bastian, pleine d'une charmante émotion, surtout dans son costume de paysanne, au troisième acte. On aurait voulu un peu plus de nerf au Jean Oberlé de M. Monteux. N'oublions pas la fruste silhouette de Monique Oberlé, qu'incarna M^me^ Bouchetal.

Henri ALBERT.

Cl. L. Geisler.

Les Oberlé. — V^e^ Acte. — La ferme de Glacimon et la frontière.

Cliché Paul Boyer. — *La Revue du Palais-Royal.* — Vᵉ Tableau (La Chaumière).

M. Bellucci (M. Pipelet). Mlle Berland (La Crème). Mlle J. Petit (La Rue Bréda). M. Hamilton (Cabrion). M. Diamand (M. Prud'homme). M. Cooper (Guy XIV). Mlle Franville (Un Mouchard). Mlle Debary (Mme Pipelet). Mlle Eveline Janney (Jenny l'ouvrière).

La Revue du Palais-Royal

Une vraie Revue sur un vrai théâtre ! Béni soit Maurice Charlot ! Celle-ci porte d'ailleurs un titre de music-hall, *Une Revue au Palais-Royal*, comme on dit la *Revue des Folies-Bergère* ou la *Revue de la Scala*, mais le fin humoriste Pierre Veber et le bon « couplettiste » Adrien Vély avaient une raison sérieuse — en supposant qu'un revuiste eût jamais le droit d'être sérieux — pour adopter ce titre simpliste (j'ai déjà quatre rimes en *iste ;* on en ferait un rondeau !) Il s'agissait de rappeler que depuis seize ans, c'est-à-dire depuis les *Miettes de l'année*, de Blum et Toché, qui furent, en 1890, le dernier « Ohé ! Ohé ! » de la salle Montansier, on n'avait joué aucune revue sur la scène du Palais-Royal.

M. Maurice Charlot nous ramène au temps déjà lointain où la Revue s'épanouissait au feu de la rampe de tous les théâtres de genre. L'article, jadis boulevardier, est devenu, au cours de ces dernières années, une spécialité de café-concert, mais on peut le rapatrier pour la plus grande satisfaction de toute une catégorie de spectateurs qui n'associent pas nécessairement les menues joliesses, l'aimable frivolité d'une série de couplets mousseux et de défilés frou-froutants au crépitement des soucoupes et au parfum des cigarettes. La direction du Palais-Royal a travaillé pour cette clientèle en commandant la revue à deux actualistes (c'est ma cinquième rime) d'une fantaisie alerte et voltigeante, et en leur assurant une distribution très curieusement variée dans une suite de décors pittoresques. Elle a fait ainsi d'excellent parisianisme, et Tout-Paris la récompensera en venant applaudir la promenade du roi de Carinthie (Cooper), débarqué chez nous pour faire la fête, et que la Fête (avec majuscule, cette fois), sous les espèces et apparences de la très blonde et toute savoureuse Mlle Faber, conduit à travers la capitale en lui faisant déguster une sélection d'actualités comme il goûterait une salade russe savamment préparée.

Evoquons rapidement à la façon des deux panoramistes (la sixième rime), dont la muse effleure sans jamais appuyer, les dix décors brossés par Bertin avec une réelle virtuosité. Le premier représente le vestibule du Palais-Royal. Prince-héritier, populaire dans les coulisses et les cabinets particuliers sous le nom de prince Moumout, le futur roi de Carinthie était un habitué du théâtre ; il a entendu trente-quatre fois la *Cagnotte*. Sacré et numéroté Guy XIV, il revient, comme le baron de Gondremark, de la *Vie Parisienne*, pour faire un emploi agréable de sa liste civile. Il accourt en visiteur fêtard et c'est la Fête qui l'accueille sur le seuil du théâtre au moment où, furieux d'avoir vu trahir son incognito, il va fuir l'enthousiasme de la foule, les courbettes du directeur, le flambeau à trois branches, la *Marseillaise* et l'hymne de Carinthie, non sans avoir fait la classique distribution de rubans.

Il s'esquive au bras de la Fête, après avoir chanté un couplet que termine cette réflexion d'un spirituel à-propos : « Si jadis les rois faisaient la bombe, on le leur rend un peu trop maintenant. » Avec une compagne aussi délurée que Mlle Faber, il fera au petit trot le tour de l'année et devant lui défileront les fantoches du guignol de l'actualité. Voici le jardin du Palais-Royal, qui n'offre plus la morose image d'un fossé désert surplombé par de silencieuses bâtisses. Une société américaine y écoule ses produits et ses inventions. Les gardiens, les policiers sont yankees ; Camille Desmoulins (Tréville) fume la pipe, raconte la prise de la Bastille, avec un fort accent et une pantomime de minstrel, danse la gigue, et se défile — à l'anglaise, naturellement — dans un cake-walk de policemen et de nounous. Autour de cette statue nomade se promènent Miss Alice Roosevelt (Miss Campton), qui saute à la corde comme une petite pensionnaire et exhibe des dessous suggestifs, et la « dame à la bouche cousue », victime d'un chirurgien qui a prodigué les points de suture. Les couplets de la génération spontanée sont délicieusement chantés par Cooper :

Pour propager la rac' latine, — Nous achèterons, si tu veux, — Des tub' remplis de gélatine, — Réservoir de nos petits-neveux.

M. Guyon, en facteur, a une scène très amusante, la transformation du calendrier et l'institution des fêtes laïques, réclamées par « M. Guerre-aux-Richards » : La Santos-Dumont, l'ex-Ascension ; le Circuit d'Auvergne, ex-Pentecôte, côte et pente, pente et côte ; la Saint-Dufayel, ex-Saint-Crespin ; la Saint-Jaluzot, ex-Saint-Pépin. La cantinière gagnante du gros lot vient ensuite gémir sur l'infortune d'une pauvre millionnaire victime des tapeurs (Jeanne Petit), et le tableau se termine par un brillant défilé des cantinières du second Empire. Vient ensuite le Cosmopolite-Hôtel et un grouillement de voyageurs débarqués

Clichés Paul Boyer.

Mlle Eveline Janney
(l'Omnibus automobile).

dans l'auberge du monde. Délicieux couplets de Mme Aimée Samuel, la célèbre revue « Je ne sais rien » :

Quel est le dernier cataclysme ? — Je n'sais pas... — Perce-t-on un nouvel isthme ? — Je n'sais pas...

Elle ne sait rien, la pauvre revue ; elle ne sait même pas si elle est quotidienne ou périodique ; elle ignore jusqu'au prix du numéro et jusqu'au chiffre de l'abonnement. Après une leçon de jiu-jitsu — la lutte où tout ce qui était défendu est permis et où tout ce qui était permis est défendu — l'omnibus automobile (Eveline Janney) se précipite sur la scène et chante, avant son tour, malgré les protestations du régisseur, un refrain qui n'a jamais servi : « Je marche tout' seule, je fais de la poussière : j'en fais par devant, j'en fais par derrière. » Elle est chassée par l'arrivée des ballerines espagnoles et portugaises, qui rappellent la promenade du Président de la République. Emile à la « barba bianca » à travers la péninsule, et dansent le tango.

Miss Campton
(le Matelot).

Le second acte débute par une station chez le grand couturier, avec chœur des petites ouvrières revenues du bord de la mer, non plus en brodeuses ni en mannequins, mais en clientes qu'escortent de richissimes vieux messieurs. Au déballage papillottant des toilettes de la Parisienne succède un des clous de la revue, le tableau des fortifs, où « tirent leur flemme » le Costeau de Montparnasse et ses amis les apaches, où Demi-Soupir et Mme la Puce (Jullien et Derminy), très applaudis « poussent leur romance » sentimentale terminée par une giffle ; le petit matelot anglais symbolisant l'entente cordiale (Miss Campton), bissée, trissée, acclamée ; le membre de la commission supérieure pour l'enlaidissement de Paris (Guyon fils) veillant à l'abattis des derniers arbres. Nous passons au tribunal fantaisiste qui tire au sort l'acquittement ou la condamnation, et nous avons, après les péripéties du procès en divorce Machin contre Machin, la grève de l'avocat qui substitue le petit cadeau en nature aux honoraires interdits par le conseil de l'ordre.

Tout ce second acte est d'une gaîté vraiment foisonnante et communicative. Voici encore une suggestive évocation de la rue Bréda (Jeanne Petit, toute émue d'être rebaptisée, à son âge, rue Henri-Monnier, Pipelet, Mme Pipelet, Cabrion (Hamilton), Jenny l'ouvrière chantant cette variante au refrain de la romance : « Elle pourrait être pauvre et préfère — ce qui lui vient des vieux... messieurs », la patrouille de la garde nationale, l'étudiant et l'étudiante fredonnant les couplets du bois de Bagneux : « Ah ! qu'il fait donc bon, qu'il fait donc bon cueillir la fraise ! » Joseph Prudhomme et son fils, enfin les splendeurs révolues du bal de la Grande-Chaumière, où se démènent débardeurs et chicards.

Le dernier acte nous conduit dans les bureaux du journal le *Potin*, entrepôt général d'épicerie littéraire, rayon spécial pour pièces de théâtre. On y voit défiler le bon Belge, venu pour « profiter » sur la jeune gloire de M. Francis de Croisset ; l'élève du Conservatoire qui annonce la création officielle d'une classe d'émulation et donne un double spécimen du nouvel enseignement ; une pseudo-La Vallière et une simili-Polaire, très réussies ; le critique dramatique assailli par les quémandeurs, qui sortent tous ce cliché : « Mon cher maître, je respecte les droits de la critique ; vous êtes parfaitement libre de donner votre opinion sans ménagements » ; l'opérette française en costume de bergère Watteau ; une scène du *Duel* avec la duchesse (Robert) ; l'évêque père-blanc (Diamand), et l'abbé Daniel (Tréville), un faux Le Bargy très adroitement caractérisé qui échangeait avec le compère cette réplique très savoureuse : « Vous êtes le mari d'une grande actrice. — Dites qu'elle est la femme d'un grand acteur ! » Le théâtre à la caserne, Dumanet et son caporal répétant le duo du balcon de *Cyrano* ; les Nib de Lung, acrobates musicaux, et l'apothéose de Paris-Parade.

Cette farandole de couplets mousseux, de jupes multicolores, de décolletages et de trémoussements va grand train et ira loin. Peut-il en être autrement avec Mlle Faber, commère toute indiquée pour une saison aussi arrosée — *fabricando fit faber* — et avec Cooper, en Guy XIV ? Au Guy l'an neuf !

CAMILLE LE SENNE.

Cliché Paul Boyer.

La Revue du Palais-Royal. — Xe Tableau.

Mlle Berland (la Crème). Mlle J. Faber (la Fête). M. Cooper (Guy XIV). Mlle Jeanne Petit (l'Opérette française). Mlle Derminy (l'Élève du Conservatoire.)

THEATRE DU PALAIS-ROYAL.

Les Bureaux ouvriront à 6 heures. Aujourd'hui Vendredi 28 Octobre 1831. On commencera à 6 heures 1/2.

LA PREMIERE REPRESENTATION DE LES

BOUILLONS À DOMICILE

Revue mêlée de couplets. M. LEPEINTRE aîné et M[lle] DEJAZET rempliront les CINQ principaux rôles.

On commencera par la onzième Représentation de

LES ARTISANS,

ou LE LENDEMAIN DE LA NOCE, Vaudeville en un acte, de M[rs] *Eugène* et *Hippolite*.

On finira par

LE VOLEUR,

Comédie-Vaudeville de MM. *Carmouche* et de *Courcy*.

Précédée de

LE COIN DE RUE

ou LE REMPAILLEUR DE CHAISES, Vaudeville grivois de MM. *Brazier* et *Dumersan*.

Dans les Artisans :	Dans le Coin de Rue :	Dans les Bouillons :	Dans le Voleur :
MM. Derval, Allard, Palaiseau, Beau ; M[mes] Dormeuil, Boroyer.	M[rs] Boutin, Préval, Palaiseau ; M[mes] Pernon, Couturier.	M[rs] Lepeintre aîné, Paul, Sainville, Beau, M[lle] Déjazet, Elomire.	MM. Régnier, Sainville, Préval ; M[mes] Tohl, Pernon.

Affiche de la première représentation des *Bouillons à domicile*, la plus ancienne revue donnée au Palais-Royal (octobre 1831).

Les Revues du Palais-Royal

Une revue au Palais-Royal est un événement dans la vie parisienne; en effet, ce genre de spectacle, qui avait fleuri pendant plus d'un demi-siècle, sur la scène de la rue Montansier, avait disparu depuis quinze années, et c'est à M. Maurice Charlot que nous devons le plaisir d'entendre à nouveau les couplets bien tournés et les petites femmes *idem*.

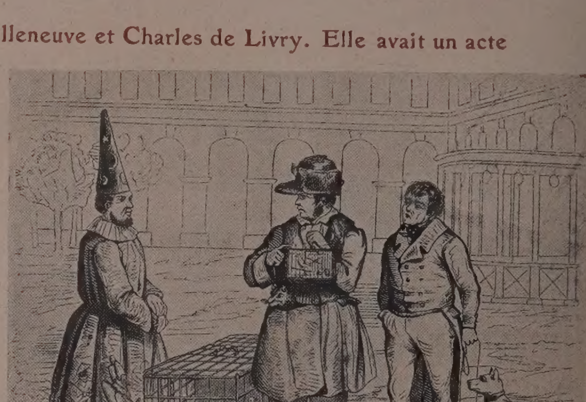
Ajoutons de suite que la revue de MM. Pierre Veber et Adrien Vély est un gros succès, à la fois pour les auteurs qui l'ont écrite et le directeur qui l'a montée.

Voilà donc renoué le fil de ces œuvres si particulières et si plaisantes qui ont attiré un si grand nombre de spectateurs, et peut-être sera-t-il intéressant de remonter vers le passé, de retrouver les revues qui ont tant amusé nos pères et nos grands-pères, de reprendre la liste des revues qui se sont succédé depuis 1831, date de l'ouverture du Théâtre du Palais-Royal.

La première revue date du 28 octobre 1831 ; elle est signée Gabriel de Villeneuve et Charles de Livry. Elle avait un acte et pour titre : les *Bouillons à domicile*.

Cette appellation nous fixe sur l'époque de la création de ces sortes de restaurants ; inutile d'ajouter que le mot se prenait également au figuré, ainsi que nous l'apprend ce refrain sur l'air de *La Galoppe* :

Que de bouillons
Nous voyons
Dans ce monde
Avaler à la ronde ;
Spéculateurs,
Auteurs,
Entrepreneurs,
Sont d'fiers consommateurs !



Rothomago (1839)

Barthélemy — Lhéritier — Sainville

Tant plus ça change... comme le dit une autre revue du Palais-Royal.

Les *Bouillons à domicile* étaient joués par Lepeintre, Sainville, Paul; M[mes] Déjazet, qui représentait *Anna Bolena*, la *Politique*, la *Gaudriole*, *Élomire*, etc.

Vient ensuite *Paris-Malade* (un acte, 31 décembre 1832), par Varner et Bayard. — Principaux interprètes : Dormeuil, Lepeintre, Philippe, Lhéritier, Levassor, Derval, M[lle] Déjazet. Il faudrait s'arrêter sur chacune de ces revues où les idées et les couplets drôles abondent ; on ferait une ample moisson rétrospective, et, d'autre part, je voudrais dresser la liste complète et définitive des revues du Palais-Royal. Il y a là un point important, je crois, pour l'histoire du théâtre.

Grassot — Alcide Tousez

Les Bamboches de l'année (1839)

Or, la place me manque. On me pardonnera donc la sécheresse de cette nomenclature en raison de la nécessité du document.

La troisième revue est *1834 et 1835* ou les *Déménagements de l'année* (28 décembre 1834) ; auteurs : Théaulon, de Courcy et Nézel.

Se succèdent l'*Année sur la sellette* (1[er] janvier 1837), par Théaulon, Bayard et de Courcy ; l'*Ile de la folie* (1[er] janvier 1838), par Cogniard frères ; *Rothomago* (1[er] janvier 1839), par les mêmes auteurs ; les *Bamboches de l'année* (29 décembre 1839), par Cogniard frères et Muret ; les *Guêpes* (30 octobre 1840), de Bayard et Dumanoir ; la *Cour de Gérolstein* (31 décembre 1843), de Bayard, Dumanoir et Varin.

Nous arrivons à la fameuse revue les *Pommes de terre malades* (20 décembre 1845), de Dumanoir et Clairville. Le succès en fut considérable. Avec la *Foire aux idées*, qui fut représentée au Vaudeville, en 1849, ce fut une des revues qui firent courir tout Paris.

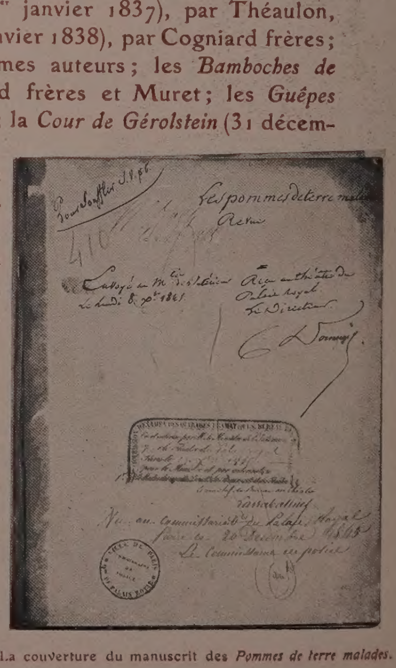
Elle était en trois actes, ce qui en marque l'importance. Nous y trouvons les noms de Sainville, le compère attitré du Palais-Royal, Leménil, Lhéritier, Kalekaire, Alcide-Tousez, Grassot, Levassor, Luguet ; M[mes] Scriwaneck, qui jouait la commère, Nathalie, Aline Duval, etc.

Naturellement, la mise en scène était fort simple.

A la fin de chaque acte, c'étaient les personnages déjà parus dans les scènes précédentes, qui défilaient en chœur.

A cette époque, la façon de présenter les actualités n'était point compliquée. L'artiste entrait, disait de suite : Je suis ceci ou cela, sans les inventions et les déformations que l'on exige aujourd'hui.

Il y avait beaucoup de bonne humeur dans le dialogue, mais, je le répète, peu d'ingéniosité dans la structure des scènes.



La couverture du manuscrit des *Pommes de terre malades*.

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL

Les Bureaux ouvriront à 7 h. moins 1/4. Aujourd'hui SAMEDI 20 Décembre 1845. On commencera à 7 heures 1/4.

(PREMIÈRE REPRÉSENTATION) LES

POMMES DE TERRE MALADES

REVUE de 1845, en TROIS ACTES, mêlée de couplets,

Mlle NATHALIE remplira les rôles de Mlle de Coigdeville et du Diable à Quatre.
M. SAINVILLE celui de Pomme de Terre Ier, M. ALCIDE-TOUZEZ
celui de Kelly, M. LEVASSOR Titi et Albert Boudin, M. LEMENIL
Tapinambour et Rosita la Bonne, M. GRASSOT le Père Moutard et Albert Boudin fils
M. LUGUET Djalma et Frontfron, Mme SCRIWANEK le Soleil.

BRANCAS LE RÊVEUR — M. DERVAL jouera Brancas
LE MARI A L'ESSAI — M. RAVEL jouera VICTOR.

LES POMMES DE TERRE MALADES, à 8 heures 1/2.

Affiche de la première représentation des *Pommes de terre malades*, fameuse revue donnée au Palais-Royal, en 1845.

Les couplets, en général, étaient faits de main de maître. Dans les *Pommes de terre malades*, il y a un rondeau sur le *Juif-Errant*, d'Eugène Sue, qui est un chef-d'œuvre de facture.

Nos pères étaient plus rosses que nous. A l'acte des théâtres, voici la façon de présenter les pièces dans la revue de Dumanoir et Clairville.

L'Académie Française avait été chargée, cette année-là, par M. de Monthyon, de décerner un prix de dix mille francs à la meilleure pièce de théâtre. On annonçait qu'un M. Barbillon constituait un autre prix pour la plus mauvaise.

Là-dessus défilaient les pièces, entre autres *Lucrèce*, de Ponsard, représentée par Virginius, qui disait :

L'ennui que je procure est tant insupportable
Qu'il me donne, à la prime, un droit incontestable.
Au Théâtre-Français, quand je parle, dit-on,
Le public endormi rêve de l'Odéon.

Déjà !

Continuons notre série. La *Poudre-Coton* (11 décembre 1846), cinq actes, des mêmes auteurs. Nous y voyons le nom de Ravel. *Un Banc d'huitres* (21 décembre 1847), quatre actes et sept tableaux, encore des mêmes auteurs. Nous y trouvons, en dehors de ceux que nous avons déjà cités, les noms d'Hyacinthe et de Mlle Duverger. Les *Lampions de la veille et les Lanternes du lendemain*, cinq actes, des mêmes auteurs (19 décembre 1848). Cette revue était toute politique et fort réactionnaire. La suivante, l'*Exposition des produits de la République*, contenait également de nombreuses allusions politiques. La fraternisation avec l'Angleterre était à la mode ; on était déjà à l'entente cordiale, célébrée sur l'air *Nous avons-t'y ri*.

Nous avons fêté
L'alliance anglaise,
Nous avons chanté
Votre *Marseillaise*,

Le grand chœur *Mourons*
Sur l'air des *Lampions*
Et *God save the Queen*
Sur l'air de *Drinn! drinn!*

Cette Revue (20 juin 1849), était toujours de Dumanoir et Clairville, auxquels on avait adjoint Eugène Labiche. Les *Marraines de l'an III* (18 décembre 1849), de Dumanoir et Clairville seuls. Les *Crapauds immortels*, trois actes, six tableaux, des mêmes auteurs, pour la sixième fois (15 novembre 1851). Le compère était, comme à l'ordinaire, Sainville, et la Revue de 1851 était Cico. Céline Montaland représentait le Théâte-Séraphin. Ce titre bizarre était expliqué par Parachute-Lhéritier :

J'ai lu dans un journal, journal scientifique,
Qui n'a pas les moyens de parler politique,
Qu'on avait retrouvé des crapauds dans des murs!
Non pas des cubitus, tibias ou fémurs,
Mais des crapauds entiers, qui privés de lumière,
Vivaient depuis mille ans engourdis dans la pierre.

Alcide Tousez (Garde champêtre dans les *Baigneuses*). Mme Leménil (dans la *Canne et le Parapluie*). SAINVILLE (Roi des *Pommes de terre*). Ravel (Jonathas). NATHALIE (La mazurka dans les *Pommes de terre*). G (dans *Bon*

Les *Crapauds immortels* eurent un très grand succès. Le 16 décembre 1853, Clairville et J. Cordier donnent l'*Esprit frappeur* ou la *Merveille du jour*. Viennent ensuite les *Binettes contemporaines*, trois actes, de Clairville, Cordier et Commerson (23 décembre 1854). Dans la distribution signalons Gil-Perès et Mme Thierret. *Avait pris femme, le sire de Framboisy* (11 décembre 1855), de Delacour et Lambert-Thiboust. Nous y trouvons Brasseur et Pellerin. Les *Vaches landaises*, trois actes, de Lambert-Thiboust et Delacour (12 décembre 1857). *En avant les Chinois*, de Labiche et Delacour. C'est la deuxième revue de Labiche, je ne crois pas qu'il en ait fait d'autres (24 décembre 1858). — Citons Pradeau et Hortense Schneider. L'*Omelette du Niagara*, de Dormeuil père, L. Thiboust et Delacour (24 décembre 1859). Parmi les artistes nouveaux : Poirier, Lassouche, Michel, Mmes Delille, Melcy, Mathilde. Les *Perruques*, revue-parodie, deux actes, de Siraudin, Delacour et Blum (17 décembre 1862). Nous y trouvons le nom de Chrétienno, qui fit les beaux soirs de l'Eldorado. Pendant onze années, la revue fut exclue du Palais-Royal, chassée par les pièces de Labiche, de Meilhac et Halévy, de Chivot et Duru. Le 7 avril 1873, nous voyons les *Échos de Paris* ou la *Revue en retard*, de Duru et Chivot. Parmi les nouveaux venus dans la maison : Priston, Deschamps, Mmes Alphonsine, Julia Baron, Priston, Zélie Reynold, Georgette Olivier, Valérie, Miette, etc. *Tant plus ça change* (28 décembre 1878), de Gondinet et P. Véron, avec Geoffroy, Lhéritier, Hyacinthe, Pellerin, Calvin, Montbars, Fusier, Raimond ; Mmes Magnier, Jane Hading, Mathilde, Faivre, Marot, Dezoder, Ellen Andrée, etc. La *Revue trop tôt* (13 septembre 1879), de Siraudin et R. Toché. Daubray, Mmes Legault, E. Mercier, Raymonde. Alice Lavigne y fit ses débuts. La *Brigue dondaine*, cinq actes, de MM. P. Ferrier, G. Jollivet, Ch. Clairville et E. Depré (7 septembre 1886), avec Dailly, Calvin, Luguet, Milher, Hyacinthe, Pellerin, Hurteaux ; Mmes Lavigne, Mathilde, Dezoder, Bergé, Berthou, Descorval, Elven, Ellen Andrée, etc., etc. Le *Club des pannés*, de MM. Albert Wolff, E. Blum et R. Toché (16 novembre 1887). Citons Mmes Paola Marié, Berny, Balthy. Les *Joyeusetés de l'année*, cinq actes et 7 tableaux, de Saint-Albin. (M'est idée que Milher et Numès, qui avaient eu de grands succès à Cluny et à l'Eden-Concert, y collaborèrent (7 septembre 1888). Parmi les interprètes, signalons Daubray, Huguenet, Mmes Davray, Bonnet, J. Evans. Enfin les *Miettes de l'année*, trois actes, de M. E. Blum et de Raoul Toché (22 mars 1890), avec Saint-Germain. Il faudrait un volume entier si l'on voulait s'arrêter et flâner entre les scènes et les couplets de ces œuvrettes bien parisiennes, si fertiles en gaîté et en esprit.

Sainville
Rôle de Pied-de-Cheval, dans le *Banc d'Huîtres*.

Les plus anciennes même sont amusantes à lire. Nous sommes limités. Que les amateurs se contentent de savoir les titres des trente revues jouées au Palais-Royal.

Eugène HÉROS.

Hyacinthe Mlle Duverger Grassot Mlle Juliette Pelletier.
Avait pris femme, le sire de Framboisy (1855).

ATHÉNÉE

TRIPLEPATTE

COMÉDIE EN 5 ACTES

DE

MM. Tristan BERNARD

ET

André GODFERNAUX

M. Leubas (Boucherot). M. Lévesque (Vicomte de Houdan). Mme Augustine Leriche (Baronne Pépin).

A l'exemple de l'*Irrésolu*, que M. Georges Berr fit représenter naguère par ses camarades de la Comédie-Française, la pièce nouvelle de MM. Tristan Bernard et Godfernaux déroule ses cinq actes réjouissants dans un mouvement de farce, lequel n'est autre chose que le va-et-vient mental d'un personnage au sentimentalisme mobile et fluctuant.

On ne saurait trop dire que c'est de la comédie de caractère.

Le mot serait bien gros pour une amusette si drôlement menue et légère.

C'est plutôt une fantaisie dans la bonne vieille manière de Duvert et Lauzanne, de Labiche ou de Gondinet, rajeunie selon les mœurs du jour, et mise au ton des élégants spectacles du moderne Athénée. Elle n'en comporte pas moins tout l'entrain, tout le sans-gêne plaisant d'un vaudeville, mais se garde bien de tomber dans les excès du métier, en évitant de son mieux les traditionnels quiproquos, les jeux d'entrées et de sorties à surprises qui sont le coutumier mécanisme à effets dans toute une série du répertoire bouffon, au *Palais-Royal*, à *Cluny*, à *Déjazet* et, souvent, aux *Variétés*.

Ce genre d'œuvrettes a bien trouvé son cadre sur cette mignonne scène, si parisienne, aux succès de laquelle M. Deval a donné une impulsion heureuse sur une pente douce et facile:

Des décors clairs et frais, des toilettes gaies et brillantes, un ton de dialogue toujours vif et toujours actuel en sa bonne humeur contagieuse, des mises en scène alertes, remuantes, aux détails justes, aux adroits tire-l'œil — un choix copieux de comédiens intelligents et de très jolies femmes, avec une abondante distribution de petits rôles pimpants, bien compris et bien tenus dans un ensemble où tout se fond aimablement, sans heurt et sans lacune — voilà les ordinaires éléments de réussite dans la petite maison en vogue, à la fois intime et mondaine, de la rue Boudreau

Sans efforts excessifs, sans réclames outrancières, avec une moyenne de luxe proportionnée à la croissante moyenne des recettes, il s'est formé là, un noyau de clientèle commode — tous gens agréables qui, ayant bien dîné, aiment passer une soirée douillette de bonne digestion en l'atmosphère riante de quelque endroit confortable, hors de l'ambiance des choquants et névropathiques music-halls — mais aussi bien à l'abri des prêches moralistes, des frissons pathétiques, des scènes de larmes et de révoltes — sans hernies de pensée, sans suggestions amères, sans vertiges de subtilités.

Mlle Prince (Gilberte). Mlle Diéterle (Yvonne).

La méthode de MM. Tristan Bernard et Godfernaux est, sans conteste, des meilleures pour de tels programmes. Ce fut celle qui réussit d'ailleurs fort brillamment à M. Artus avec *Cœur de Moineau* ; si ce dernier a vu l'aventure de son succès se terminer par une blessure dans un duel avec l'excellent M. Thomeguex, le fait est tout accidentel et vraiment sans précédents — à l'Athénée.

Cette méthode consiste à doter sa pièce d'un personnage central, à le signaler, dès les premiers tableaux, par quelque tic spécial, par quelque divertissante particularité d'humeur — dont le développement, le plus comique possible, tiendra lieu tout à la fois d'intrigue, de thèse et de moralité.

Rien n'est doux et aisé à conduire, comme une action scénique ainsi tramée et brodée, suivant un fil bien tendu, à travers les trois, quatre et cinq actes d'une progression insensible, jusqu'à un dénouement sans brusquerie ni commotion.

Dans le vieux théâtre classique, c'est l'*Étourdi* de Molière, c'est le *Glorieux* de Destouches (lequel servit au *Paon* de M. de Croisset) — c'est le *Métromane* de Piron, qui restent les modèles les mieux tournés en ce genre.

Dans le répertoire moderne, c'est d'abord l'*Homme Blasé*, puis *Riche d'Amour* et *Riche de Cœur*, de Duvert — c'est *Tête de Linotte*, de Gondinet — c'est le *Plus heureux*

Cl. Studia-Lux

M. Lévesque (Vicomte de Houdan). Mlle Caumont (Mme Herbelier).

Mlle DIETERLE (Yvonne, dans *Triplepatte*)

Cliché Studio-Lux.

M. Lévesque.
(Vte de Houdan).

Mlle Templey
(Dolly).

des trois, de Labiche, qui en ont, à diverses époques, renouvelé cette manière.

En ces dernières années, il faut encore rappeler, après le *Paon*, l'*Irrésolu* et *Cœur de Moineau*, deux petits actes de M. Edmond Sée, au Théâtre-Antoine : l'*Indiscret*.

Mais aucun tempérament de doux humoriste ne saurait, mieux que celui de M. Tristan Bernard, s'accommoder de ces formules. Elles se tiennent à l'écart des satires profondes, dont l'expression comique ne va pas sans un âcre arrière-goût tragique, comme dans l'*Avare*, le *Menteur* ou le *Joueur*. Elles n'admettent pas les aigreurs de verve, ni les menues âpretés d'observation propres à un Georges Courteline ou à un Jules Renard — ni même le scepticisme raisonneur d'un Capus, plus mordant et plus taquin, au fond, qu'il n'en veut avoir l'air, sous ses rondeurs conciliantes — ni davantage le sourire d'un Maurice Donnay, impertinent et nerveux en sa bonne grâce cordiale et polie.

Il y entre plutôt quelque chose de la blague indulgente, flegmatique et familière de cet original et libre Alphonse Allais, mariée à l'ingéniosité gamine, primesautière et finaude en son charme poétique, de Georges Auriol, cet Andersen français.

Selon la physionomie même de Tristan Bernard, le *Triplepatte* qu'il nous présente en collaboration avec M. Godfernaux, est un garçon ménager de lui-même, sans grandes histoires, haïssant les complications, éludant les contraintes, et fuyant les intrigues.

Couvert de dettes, paresseux et roublard quand il le faut, il emploie son peu d'activité à repasser ses dettes de main en main en retardant le plus possible le quart d'heure d'exécuter les promesses faites, et de tenir les engagements pris. Ce n'est pas un malhonnête homme ; il ne songe pas à mentir, à duper, à blesser. Seulement, comme le moment où l'on s'acquitte de quelque chose lui apparaît comme un moment ennuyeux, il passe sa vie à inventer des occasions de délais et des prétextes d'ajournement.

C'est ainsi qu'ayant été amené à promettre qu'il ferait une fin et se marierait, son souci unique, devant la fiancée qu'on lui inflige, est d'éviter de la connaître. Traîné jusqu'à la mairie, il ne peut se décider encore, refuse de prononcer le « oui » sacramentel, et se sauve éperdûment.

Cet effroi de la menace conjugale le hante, et le conduit aux pires extravagances, jusqu'au moment où, seul à seul avec la jeune fille qu'on lui imposait, il s'aperçoit qu'elle est charmante, qu'elle le trouve à son goût, que leurs cœurs sont faits pour s'entendre et qu'il n'y aura de bonheur pour lui que dans cette union à laquelle il se dérobait.

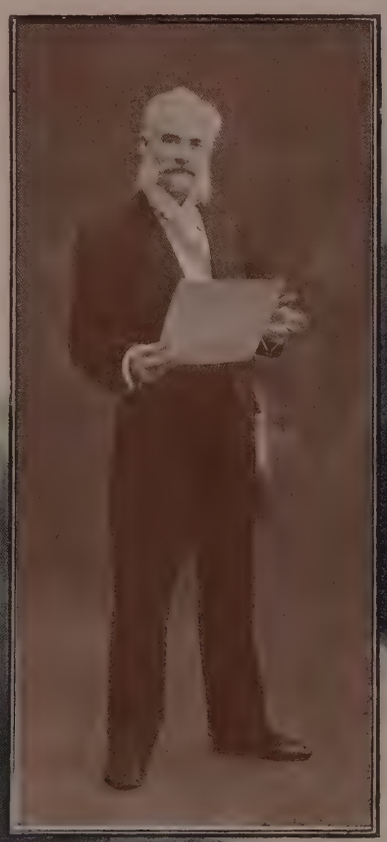
C'est toute l'histoire et toute l'intrigue de Triplepatte, l'*homme fuyant*. Mais il y a dans ces scènes plus qu'une histoire et mieux qu'une intrigue. Il y a une pluie de mots drôles, un fouillis d'incidents cocasses ; et c'est si varié de saillies et de traits, qu'une si mince trame étirée en cinq actes ne semble ni trop longue, ni trop mince.

Ajoutez que c'est joué par Lévesque, Bullier, Leubas, Baudoin, Mmes Leriche, Diéterle, Caumont et Aël, et qu'il y a autour de ce grand quadrille de l'interprétation, un excellent second plan, fourni par MM. de Ségus, Bressol, transfuges de Déjazet, Lefaur, Ramy, Servais, Lebreton.

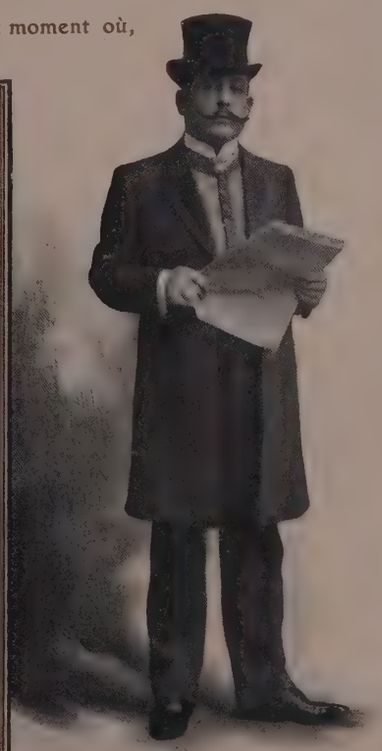
Enfin, voulez-vous vous convaincre qu'à l'Athénée, si quelque chose fait défaut, ce n'est pas l'ensemble des jolies femmes ?

Lisez sur l'affiche les noms de Mmes Templey, Vincourt, Prince, Norris, Marthel, Janot, Raynalde, Lambert, Dermenville, Deline, Danela, Lily Szechy, Wilson, Duvernay, et vous serez fixé.

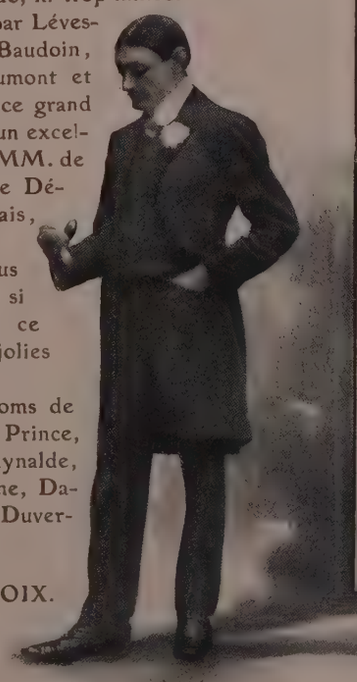
CAMILLE DE SAINTE-CROIX.



M. Ramy
(le maire).



M. Baudoin
(le docteur)



M. de Ségus
(Baude-Boby).

L'Espionne — II[e] Acte. — La scène des trois hommes.

M. Guitry (André de Maurillac) — M. Rousselle (Tekli) — M. Guy (Favrolle)

L'ESPIONNE

Pièce en quatre actes, de M. Victorien Sardou

Voici que M. Victorien Sardou, avec une belle crânerie chez un homme qui s'est entendu répéter sans cesse que son théâtre ne durerait pas, veut faire, au contraire, admirer ses qualités de résistance en faisant reprendre une de ses pièces, choisie non point parmi ses succès étourdissants, mais parmi ses succès moyens, non point en appel d'un grand échec, comme celui de la *Haine*, mais en constatation qu'une victoire ancienne n'a pas été décisive et que la question posée à nouveau peut être résolue encore plus à son avantage. L'*Espionne* c'est *Dora*, réduite de cinq à quatre actes, solidifiée plus que réduite, gardant ses nerfs, et ses muscles dans une plastique plus sévère. *Dora*, ce fut, à l'heure de la première, une pièce, au premier chef, d'actualité. On avait à peine replié les journaux qui contaient l'affaire Cissey, l'affaire Kaulla. Cette mode de fréquenter des salons brillants parmi ceux de la colonie étrangère, mode à laquelle l'amitié de M. Thiers pour la princesse Troubetzkoï n'avait pas été étrangère, avait amené des politiques et des généraux à se tromper de porte et à fréquenter beaucoup, sans être des Samsons, de perfides Dalilas. Le tempérament français, assez enclin à s'expliquer ses défaites par des trahisons, assez prompt à oublier que son expansion ordinaire, sa facilité à la confidence étonne sans cesse les races du Nord un peu silencieuses, et les races du Midi plus fermées qu'on ne pense, était obsédé de l'idée des espionnes. Parmi ces belles étrangères, fastueuses, élégantes, aimables, devenues si Parisiennes qu'on ne se demandait plus comment elles étaient arrivées à Paris, n'y avait-il pas nombre d'espionnes? On savait que des questionnaires envoyés par les chancelleries étrangères à des particuliers occupant à Paris des situations diverses, repartaient garnis de réponses ; l'Allemagne effectuait encore à Paris et dans nos grandes villes une sorte d'enquête commerciale ; de qui se servait-elle? Des soupçons planaient, vagues et d'autant plus lourds ; le dramaturge avait le droit de se servir de cette atmosphère passionnée ; la belle idée, l'idée humaine, l'idée dramatique de M. Victorien Sardou fut de placer sous le soupçon injurieux et angoissant des innocentes et d'évoquer un drame possible, plausible, dans la famille. Comment ? Avec un gros moyen, avec une optique de théâtre, mais justifiée en somme, car s'il place parmi une famille un peu falote, soupçonnable si l'on veut, pour qui les apparences sont mauvaises et à la vérité tentée, visée par les chefs de l'espionnage qui la voudraient utiliser, une véritable espionne la comtesse Zicka, n'est-ce pas un peu que la vérité l'y autorisait, vérité exceptionnelle, mais vérité ; certainement pour un peu grosse, pour être aidée singulièrement et volontairement par le hasard, la tentative ne laissait pas d'être plausible. Et alors, si l'on admettait le moyen, le truc, la ficelle, les confidences saisies derrière la porte ouverte, la prodigieuse naïveté de la marquise de Rio-Zarès, veuve d'un formidable rasta que Caran d'Ache lui-même rendait, dans le décor du premier acte, sur son portrait, plus rasta encore, quel intérêt et quelle pitié, quelles émotions ne pouvaient manquer de converger vers la fière et innocente Dora. Ici encore, l'auteur ne se trompait pas et trouvait de la vérité humaine en faisant blanche et droite cette belle fille tant sollicitée, en prêtant une honnêteté virile à la jeune fille pauvre qui avait si souvent rencontré sur sa route le marchandage et les propositions les plus précises de mariage illégal ; que la fille du rasta, de l'ancien général espagnol et paraguayen, et d'une falote personne assez droite, bonne mère, mais parée de tous les faux-semblants d'une marchande à la toilette, fut au contraire, très

nette, très tendre, sans emphase, et toute épanouie vers l'amour d'un brave homme, c'était non seulement une possibilité, mais la transcription d'un cas de vérité souvent entrevu, et c'était du théâtre puisque cela alliait le réel et l'extraordinaire.

Aussi, la partie fondamentale du drame est demeurée debout ; l'autre partie peut ne pas déplaire à cause de l'ingéniosité du métier ; ingéniosité qui consiste à se laisser voir admirablement ; les ficelles sont grosses comme des câbles, alors que l'ingéniosité de M. Sardou eut réussi, s'il l'eût voulu, à les étirer comme les soies les plus ténues. C'est devant nous que la comtesse Zicka, tout de suite en entrant, se révèle par des à-partés, par des vols, qu'elle nous prévient tous à la cantonade. Il y a plus que du métier à prévenir ainsi son public, à lui dire : « Voyez... je ne cherche pas à vous soutirer l'émotion par la péripétie ; voyez comme je m'en tire ; voilà les moyens ; vous êtes des gens avertis, et vous savez qu'avec moi tout s'arrange, et que lorsqu'au lieu de finir par un mariage, j'ai la coquetterie de commencer par là, j'aboutis à une réconciliation ; une partie de mon grand succès vient de ce que, bien avant M. Capus, j'ai pris l'habitude de vous renvoyer tous émus et contents. Eh bien, malgré que je vous aie tout montré, je vous défie de ne point être empoigné par mes deux grandes scènes, celle du deux où André de Maurillac arrache à Tekli des renseignements complets sur son arrestation, et vous y serez pris parce que j'y ai mis de la vraie douleur d'homme et le ton juste, et ensuite vous serez plus pris encore par ma grande scène du trois, puisqu'il y aura de la passion, de la douleur d'homme, du crissement de douleur féminine et de beaux accents de fierté ».

Et M. Victorien Sardou gagne son pari, et si pleinement, qu'au quatrième acte il se soucie assez peu des moyens de dénouement. Favrolle, le sage de la pièce, un député, parle à l'oreille de son domestique, et voici le moyen trouvé, la seule préparation nécessaire pour la remise de tout en place et la réconciliation finale et fatale. Dans l'ancienne version, il n'en allait point tout à fait ainsi ; des critiques malveillants ont même avancé que M. Victorien Sardou n'écrivait ses scènes dramatiques que pour arriver à ses scènes mi-joyeuses, mi-attendries, un de ses plus sûrs moyens de triomphe. Sa dernière version de *Dora* indiquerait qu'au contraire, et maintenant surtout, M. Victorien Sardou se fie surtout à la qualité de son drame.

La reprise de *Dora*, sous ce nom l'*Espionne*, lui a donné raison sur ce point et sur un autre aussi, sur l'insouci du style qui lui a été souvent, et non sans justesse, reproché ; il y a bien des mots de trop dans *Dora*, surtout parmi les mots d'esprit, mais dans les scènes capitales, le dramaturge est bien arrivé à ce degré d'intensité dramatique, où l'on s'aperçoit à peine du style, pour assister aux débats de la passion toute pure, où l'on ne demande pas aux comédiens un autre ton que celui de la vie, parce qu'ils semblent être dans la vie, et que l'auteur a assez monté son auditoire pour qu'il s'y croie.

Cette pièce — comment la comtesse Zicka, espionne, qui aime André Maurillac, veut briser le bonheur de Dora qui lui est préférée de toute la différence du flirt à la passion, et pour ce faire, lui donne l'apparence d'avoir fait emprisonner Tekli et volé des documents dans le secrétaire de son mari, le jour même de leur mariage, et tout ceci inutilement, pour se faire démasquer par un ingénieux tour de passe-passe de Favrolle — cette pièce a été fort bien jouée par M^lle^ Brandès, très plastique et très émouvante, par M. Guitry, excellent, par M. Guy, peut-être un peu trop spirituel, par M^me^ Daynes-Grassot, très amusante en son bafouillement léger, par M^me^ Blanche Dufrêne, mélodramatique comme son rôle, par M^me^ d'Harcourt qui fait une silhouette amusante et gracieuse, par M. Coquet et M. Arquillière.

Les petits rôles ont été bien tenus par M^lles^ Marthe Ryter et Bonneville. M^lle^ Marthe Ryter qui sert avec dévouement, sous le nom de Mion, M^me^ de Rio-Zarès, a non seulement gardé l'accent du Midi que lui vaut son origine niçoise, mais encore un accent de l'hyper-Midi ; çà vient de plus loin encore que le Paraguay, mais cela ne gêne pas.

GUSTAVE KAHN.

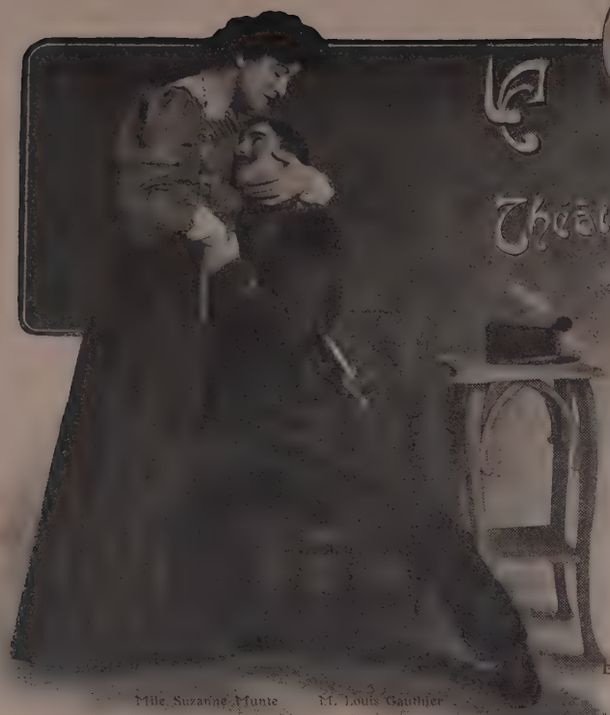
L'Espionne. — IV^e^ ACTE.

Mlle Blanche Dufrêne (Zicka). M. Guy (Favrolle). M. Guitry (de Maurillac). Mlle Marthe Brandès (Dora). Mme Daynes-Grassot marquise de Rio-Zarès.

Dessin de A. Loir.

La Grande Famille

Théâtre de l'Ambigu



Mlle Suzanne Munte (Louise). M. Louis Gauthier (Bertrand).

Après les pièces allemandes, *Discipline* et la *Retraite*, que nous ont données le Théâtre-Antoine et le Vaudeville, après le *Régiment*, de MM. Jules Mary et Grisier, après l'*Enfant de troupe*, de Scribe et Bayard, vieux mélodrame qui mériterait bien d'être repris par quelque théâtre de drame, vient de paraître à l'Ambigu la *Grande Famille*, de M. Alexandre Arquillière. Vous avez tout de suite deviné que cette grande famille, c'est l'Armée, avec ses passions et ses vertus, avec ses ardeurs et ses colères, avec ses grandeurs et ses défaillances passagères, famille où les chefs, commandant à leurs soldats comme des pères à leurs enfants, doivent employer à leur égard la sévérité comme la douceur, la rigueur comme la patience, et où la discipline et l'union doivent être la loi de tous.

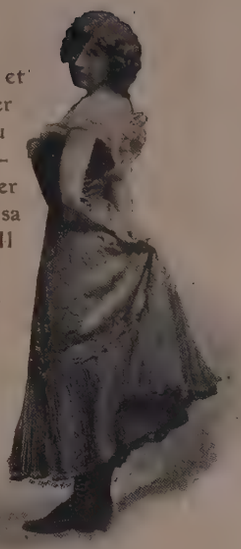
Peut-être y a-t-il dans le drame actuel un peu trop d'insistance sur des côtés mesquins et sur de petites rancunes — car l'Armée française vaut bien mieux que cela — mais les intentions de l'auteur sont bonnes et valent qu'on lui pardonne des faiblesses et parfois des invraisemblances. M. Arquillière, l'acteur connu du Théâtre de la Renaissance, a eu l'idée de mettre à la scène un fait très simple dont il avait été témoin quand il fit son service militaire. Il avait vu un officier et un sous-officier pris d'un même caprice pour une chanteuse de café-concert, et il avait appris que cette déplorable idylle avait fini par une sorte de drame. Le sujet était, on en conviendra, assez médiocre, assez banal, et cependant, comme on va le voir, l'auteur en a tiré une pièce émouvante qui, par son dénouement patriotique et par sa mise en action vivante et réelle, a remporté devant le public du boulevard un grand succès. Dans un café-concert de province, chez la mère Baptiste, des soldats viennent se distraire de leur journée fatigante en entendant et en répétant les chansons de la spirituelle Lili, de la pauvre Mariossa et de la belle Louise. Mariossa est une malheureuse chanteuse, poitrinaire et à bout de souffle, qui reçoit plus de huées et de boutons de guêtre que de bravos et de gros sous. Je n'aime pas beaucoup voir les soldats dans ces *bouis-bouis*, mais cela était nécessaire à l'action qui va s'engager. La chanteuse sentimentale, Louise, au contraire, recueille tous les applaudissements et c'est à qui lui fera fête. Le lieutenant Brune, un officier rude et même brutal, qui est entré par hasard au café-concert à la suite d'un bon dîner chez le capitaine, où il a bu un peu trop de champagne, s'éprend tout de suite de cette diva de province et cherche à le lui faire comprendre. Mais le sergent Bertrand a plus de succès que le lieutenant. Ce jeune homme, qui se prépare à l'école de Saint-Maixent, a, lui aussi, été captivé par le talent et par la beauté de Louise et ne songe qu'à obtenir ses faveurs. Il va chez elle un jour où elle donne à déjeuner à ses camarades. Il arrive au moment où les artistes se racontent leurs joies et leurs tristesses. Ce côté de la vie cabotine a été bien étudié. Aux doléances de la pauvre Mariossa, qui sent la vie finie pour elle, le comique de la troupe répond, avec une sorte de philosophie sceptique : « A quoi bon penser aux heures douloureuses? Prenons avant tout les bons moments que nous offre l'existence! » Louise est de cet avis et accueille aimablement le beau sergent. Elle s'éprend pour lui d'une véritable passion, comme jadis Carmen pour José, le beau lancier espagnol, et c'est ce qui va bientôt amener le drame. Si pauvre que paraisse cette aventure, elle est présentée avec tant d'adresse qu'elle ne manque pas d'intérêt et que le spectateur y porte son attention. Il devine que le sergent aura pour rival le lieutenant. Que sortira-t-il de leur rivalité? Au troisième acte, le plus pittoresque et le plus mouvementé de la pièce, nous sommes devant le corps de garde du régiment, à l'entrée du quartier. C'est un excellent prétexte pour nous présenter tous les types connus et qui plaisent toujours au public du boulevard : les loustics, les tire-au-flanc, les traînards, les fricoteurs, le caporal farceur, le sergent-major bon enfant, etc. Le sergent Bertrand est de garde avec le caporal Gabert. C'est dimanche. Un sous-officier sort sans permission. D'autres rentrent très gais. Un jeune soldat a eu une méchante affaire avec un civil et s'est battu. Un autre a bu largement. Un autre pleure d'avoir quitté sa maison et ses parents. Tout à coup Louise paraît et vient parler au sergent Bertrand qui, contrairement aux règles de la discipline, la fait entrer au quartier. Il a doublement tort. Il a contrevenu à des ordres formels et il va avoir à faire au lieutenant Brune qui, furieux d'être écarté par la chanteuse

M. Villa (le caporal Gabert). M. Caillard (le capitaine).

M. Louis Gauthier (Bertrand). M. Étiévant (le lieutenant Brune).

Clichés Studia-Lux

et soupçonnant un rival, cherchera à se venger. Le sergent-fourrier, qui était parti sans permission, rentre en hâte et annonce l'arrivée du lieutenant. On cache la chanteuse dans le poste. Brune survient et demande si le sergent-fourrier est rentré. Bertrand, Gabert et la sentinelle répondent par des paroles évasives. Le lieutenant court à la chambre du fourrier, mais déjà le sergent est dans son lit et il est impossible de le punir. Brune revient et fait semblant de s'éloigner, mais se tient aux aguets. A peine est-il parti que Bertrand confie Louise au caporal Gabert et la fait évader sous le manteau de garde. Mais le lieutenant Brune les a vus et les suit. Et lorsque la chanteuse est à la porte de sa demeure, il entre de force chez elle. Il la rudoie, il la menace; il veut savoir quel est celui qu'elle lui a préféré. Il croit deviner que c'est le caporal Gabert, et cette fois il est prêt à se venger.



Mlle Chapelas (Lili).

Dans la chambre du sergent Bertrand il retrouve le caporal et il excite ce malheureux, il le raille, il l'insulte. Il injurie même la belle Louise tout près du visage de Bertrand. Ses railleries et ses injures sont telles qu'elles dépassent le but et qu'elles ont choqué, avec raison, plus d'un spectateur. Il est heureusement peu d'officiers de ce calibre dans notre armée, et celui-là me paraît avoir été inventé pour les besoins de la cause. Ce que cet officier furieux voudrait, ce serait d'amener le caporal ou le sergent à commettre un acte de violence, afin de les faire passer en conseil de guerre. Il a failli à un moment pousser Bertrand à lever la main sur lui, mais un cri de Gabert a retenu le sergent qui allait oublier les lois terribles de la discipline. Alors apparaît le capitaine, qui donne une leçon méritée à Bertrand et à Gabert, puis reste seul avec l'officier. Il voudrait éviter un scandale dans sa compagnie et il invite Brune à ne point punir durement. Il le prie de ne point exagérer la faute de ses subordonnés et de montrer un peu plus de patience et de calme. Mais Brune, invoquant la nécessité des rigueurs disciplinaires, ne veut rien entendre. Et le capitaine se retire, attristé, en comprenant que le lieutenant jaloux songe plutôt à se venger qu'à défendre son autorité. Mais, à vrai dire, le capitaine est un peu plus paternel ici que ne le voudrait la situation, car en demandant une grâce peu méritée, il paraît moins soucieux de la discipline que son lieutenant.

M. Linder (Roudet).

Mlle Chapelas (Lili).

M. Louis Gauthier (Le sergent Bertrand).

Le sergent Bertrand sait maintenant qu'il s'est exposé à perdre ses galons et à ne plus pouvoir entrer à Saint-Maixent. Sous le coup d'une colère folle, il veut s'enfuir avec la chanteuse et abandonner le régiment. Il a confié ce dessein à un ami, le sergent-major, qui le dissuade en vain. Ce brave sous-officier fait appel à la discipline. Bertrand répond qu'il va être puni par jalousie et qu'il n'accepte pas d'être la victime d'une vengeance. Il s'emporte et se laisse aller à des paroles insensées. Il dit que la famille militaire ne vaut pas mieux que la famille civile. Les défenseurs de l'une et de l'autre ne voient dans leurs inférieurs ou dans leurs enfants que des esclaves. Alors le sergent-major s'adresse à sa raison, à son cœur, à son amour pour le drapeau. Il dit cela dans un langage simple, bien fait pour impressionner : « Toi-même ne me disais-tu pas que, pendant les revues, un simple coup de clairon te faisait frissonner?... Et pourtant, tu es le même qui voudrait déserter? Allons, allons, fais ton devoir et reste avec nous! Non, non, tu ne commettras pas cette infâmie! Je ne le veux pas et tu ne le feras pas! Tu as trop de cœur... Pense à ta patrie..., tu es Français, et tu n'as pas le droit de trahir ton pays pour une farce qui a mal tourné! »

Mais Bertrand ne l'écoute pas; il veut sortir. — « Eh bien, non, crie le sergent-major, tu ne sortiras pas! Je vais faire mettre un factionnaire à ta porte et nous verrons! Fixe! » — Au même instant survient le capitaine, qui commande : « Repos! » fait signe au sergent-major de sortir, et fixant Bertrand d'un œil sévère, lui demande : « Déjà prêt! » Le sergent se trouble et retire gauchement son képi. « C'est cela, et débouclez votre ceinturon! Il est inutile que vous essayiez de sortir! » Puis l'excellent homme va droit au but. Il déclare au sergent qu'il sait tout : son escapade de la veille et sa décision criminelle. Il le blâme, puis il le plaint. Il lui dit qu'il a vu cette chanteuse pour laquelle il allait sacrifier son honneur, son avenir et peut-être sa vie. Il a obtenu d'elle son départ et une lettre par laquelle elle supplie Bertrand de l'oublier et de rester fidèle à l'armée. Le capitaine, qui considère le régiment comme une famille, parle comme un père à ce jeune homme qui méconnaissait les lois de l'honneur et du devoir. Et le pauvre Bertrand, ému, repentant, converti, jure au capitaine de rester à la caserne et d'aimer toujours le drapeau. Pendant qu'il fait ce serment, le clairon du soir sonne l'extinction des feux et semble accentuer ses paroles de dévouement et de repentir.

Le rideau tombe sur une scène très simple, mais presque grandiose. L'Armée, la grande Famille, a retrouvé son enfant. On oublie alors la banalité du sujet, la chanteuse de café-concert, la rivalité stupide du sergent et du lieutenant, les petits côtés de la question, les petits vices et les petites haines qu'on nous a montrés, pour ne songer qu'au devoir éternel et inéluctable envers la Patrie. L'idée est excellente, et à l'heure où le patriotisme vient de subir une crise dont il est heureusement sorti, et qui ne pouvait d'ailleurs l'entamer sérieusement, cette idée dans un théâtre populaire portera ses fruits.

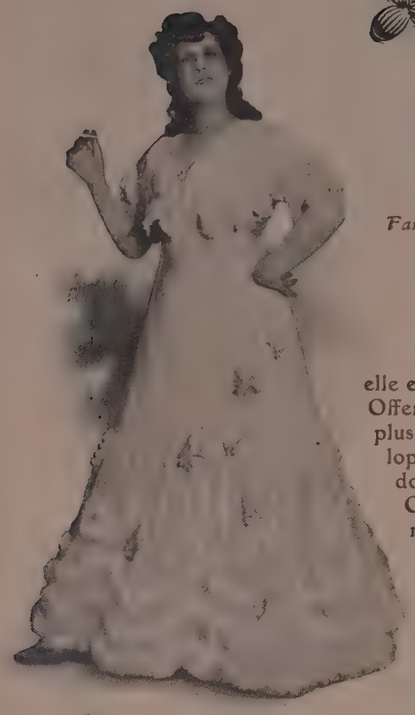
M. Louis Gauthier, qui avait joué avec talent, dans la *Retraite*, au Vaudeville, le rôle difficile du maréchal-des-logis, a parfaitement interprété le rôle du sergent Bertrand. M. Caillard est un indulgent capitaine, M. Etiévant un farouche lieutenant et M. Villa un caporal hors ligne. Il faut encore adresser des éloges à Mmes Suzanne Munte, Chapelas et Doriane.

HENRI WELSCHINGER.

Clichés Studia-Lux.

Les Filles Jackson & Cie

Fantaisie-Bouffe en trois actes, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Justin Clérice, donnée aux Bouffes-Parisiens, pour la réouverture, le 25 novembre 1905. — Costumes de la Maison Granier.



Mlle Pernyn (Angèle Lamiral).

L'opérette a retrouvé un théâtre ! que dis-je ? un théâtre ? *Son Théâtre !* ces Bouffes-Parisiens, où elle est véritablement née, en l'année 1861, date de la première d'*Orphée aux Enfers*. Jusque là, Hervé, Offenbach, Léo Delibes, d'autres encore, avaient certainement produit des œuvrettes en un acte dont plusieurs sont de purs bijoux ; mais ce fut *Orphée aux Enfers* qui fixa le genre et lui donna tous les développements qui devaient assurer son triomphe. *Orphée aux Enfers* est, comme on sait, de MM. Ludovic Halévy et Hector Crémieux. Quant à la musique, je rougirais de rappeler qu'elle est de Jacques Offenbach, si cela ne me permettait de protester contre la nouvelle mode qui tend à ne placer ce maître qu'au deuxième rang, lui qui est le roi du genre, qui même en diverses pages se rattache aux plus grands musiciens qui se soient produits à la scène, à Gluck, par exemple.

Donc, l'opérette revient à son berceau. Ce sont MM. Maurice Ordonneau et Justin Clérice qui l'y ramènent, à l'appel des nouveaux directeurs des Bouffes, MM. Monza et Darcourt. Ils l'y ramènent sous la forme des *Petites Jackson*, deux jolies fillettes américaines, qui s'appliquent à mêler aux grâces françaises les façons yankees, pour former un tout aussi conforme que possible au goût du jour.

Car les Américains, depuis une dizaine d'années, ont imaginé un genre auquel nous n'avions pas songé. Partant de ce principe que l'opérette doit surtout être quelque chose de léger, ils ont pensé qu'il n'était pas mauvais de la faire danser autant que chanter, et composé ainsi des ouvrages dont les plus curieux furent évidemment la *Geisha* et *Florodora*.

Les *Filles Jackson* ne poussent pas la frénesie chorégraphique aussi loin que ces opérettes d'outre-mer. Le livret de M. Ordonneau est un compromis entre les nôtres et ceux de là-bas. Il s'efforce de justifier les passages dansants qu'il renferme, tandis que les autres ne s'y essayaient même pas. A la fin de chaque morceau, tous les personnages en scène entamaient une gigue bien sentie, comme pour se dérouiller les jambes, et sans que cela eût sa raison d'être. C'était d'un effet surprenant tout d'abord, mais que sa répétition rendait vite monotone. Dans les *Filles Jackson*, il y a plus de modération, ce qui fait que les danses portent davantage. Mais voyons le sujet.

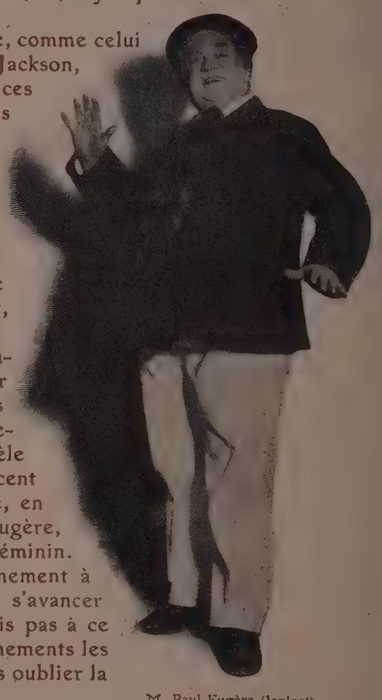
Au premier acte, nous sommes à Marseille, au pensionnat des Mésanges, le plus chic de la ville, comme celui des Oiseaux est le plus swell de Paris. C'est là que deux riches négociants américains, les frères Jackson, ont placé chacun sa fille : l'aîné, Jonathan Jackson : miss Arabelle ; le cadet : miss Florence. Puis ces honnêtes trafiquants sont repartis à leurs affaires, et les fillettes ne les ont pas vus depuis dix ans. Elles sont maintenant de charmantes demoiselles, fort ennuyées de ne pas mieux connaître leurs papas, d'autant qu'elles fleurettent avec deux aimables officiers : Arabelle avec Frédérick, un de nos enseignes d'avenir ; Florence avec Félicien, brillant sous-lieutenant de hussards, qu'elles seraient bien aises d'épouser, et qui eux-mêmes n'ont pas de plus chère ambition.

Comment faire, en ce cas ? Il n'y a qu'un moyen : quitter subrepticement le pensionnat des Mésanges, s'embarquer sur l'*Indo-Chine*, le bateau auquel Frédérick est attaché, et filer droit sur Saïgon, où les frères Jackson ont installé leur grande maison de commerce. Projet qui serait téméraire pour de douces brebis françaises, mais que ces hardies petites yankees exécutent aussitôt conçu, profitant de l'arrivée d'une nouvelle directrice à la pension des Mésanges.

Donc, elles partent, elles sont parties, et c'est lorsqu'on vient de constater cette fugue qu'apparaissent les frères Jackson, qui veulent embrasser leurs filles et les remmener chez eux, pour les marier avec des compatriotes. Quel embarras ! quel scandale menaçant ! si ces braves papas ne trouvent plus là leurs chères enfants ! Il faut leur en fournir sur-le-champ, et l'on se contente de ce que l'on a sous la main : Mlle Angèle Lamiral, chanteuse de café-concert, en visite avec sa mère, et l'innocent Janicot, le matelot du soupirant d'Arabelle, qui pour son propre compte, en conte à la cuisinière de la pension. Ce digne mathurin, c'est Paul Fugère, dont l'élégante sveltesse s'accommode remarquablement du travesti féminin.

Mlle de Craponne (Arabelle).

Mlle de Klercour (Florence).



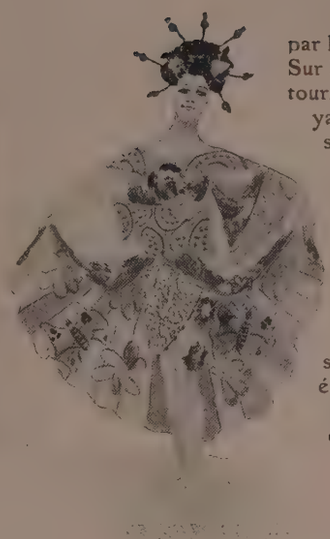
M. Paul Fugère (Janicot).

Dire que les frères Jackson n'éprouvent pas quelque étonnement à l'aspect des demoiselles Jackson qu'on leur présente, ce serait s'avancer beaucoup. Ils s'attendaient à trouver leurs filles changées, oui, mais pas à ce point. Cependant, ils ne résistent guère, reconnaissent en ces événements les caprices du destin, et s'en vont avec le gabier et la chanteuse, sans oublier la mère de celle-ci, devenue sa demoiselle de compagnie.

Naturellement, tous les personnages se retrouvent sur l'*Indo-Chine* et voguent de compagnie vers Saïgon. Il me semble que M. Ordonneau, pour la suite de sa pièce, s'est privé d'un important élément d'intérêt, auquel le liquide élément ne supplée qu'imparfaitement. Ses situations du premier acte sont si arrêtées, si définitives, qu'il est impossible de les brouiller ensuite, et qu'il n'en peut plus sortir qu'une seule : celle qui dénouera l'imbroglio. Il en résulte que rien ne change jusqu'à la fin, et qu'il a fallu que l'auteur se rejetât sur des divertissements de pure fantaisie.

Clichés Mathieu-Deroche.

Danseuse javanaise



Danseuse japonaise

Costume pour Mlle de Kiercour (Florence)

Ce sont des divertissements dansants et chantants, et c'est par là que les *Filles Jackson* ressemblent aux opérettes américaines. Sur le bateau, il y a concert et ballet donnés par une troupe en tournée, dont les artistes ne sont autres que les gentilles cousines yankees et leur femme de chambre, séance fort attrayante en somme, à laquelle s'ajoutent un flirt du commandant du navire et un léger accident de route. Puis, dans la maison des frères Jackson, à Saïgon, il y a un ballet cochinchinois, le tout entremêlé des scènes d'amour obligées, et surtout d'une scène entre les deux pères et les deux filles, où celles-là seules connaissent la véritable situation et font regretter à leurs candides papas qu'elles ne soient pas leurs enfants — scène piquante du plus gentil effet.

Et finalement les pères Jackson sont instruits de leur erreur et consentent avec joie au mariage d'Arabelle et de Florence avec leurs élégants soupirants. Tout est bien qui finit bien.

La musique de M. Justin Clérice est d'un musicien des plus sympathiques. Elle a de la facilité et coule d'abondance, plutôt discrète qu'endiablée. Possédant bien sa technique, M. Justin Clérice n'est ni boursouflé ni emphatique, et il penche plutôt vers le sentiment et la tendresse. Son quatuor des deux pères et des deux filles est bien venu, ses airs de ballet sont d'une gentille vivacité, son final du deuxième acte ne manque pas d'entrain, et les ariettes chantées par Arabelle et par l'étoile de café-concert Angèle, comme les romances comiques du matelot Janicot sont adroitement écrites. Tout cela est en place, orchestré de manière intelligente, comme on devait s'y attendre de la part du distingué compositeur. Les *Filles Jackson* ont été soigneusement mises en scène par MM. Monza et Darcourt, dans d'agréables décors, gais à l'œil et bien plantés. Le pont de l'*Indo-Chine*, notamment, est de fort plaisant aspect. Et bien qu'ils aient dû recruter çà et là leurs interprètes, les directeurs ont su réaliser un ensemble excellent. Tous ces artistes ont une qualité commune : ils sont rompus au genre, ils en connaissent toutes les ressources et savent remarquablement s'en servir. Dans son personnage du matelot Janicot, que l'on fait passer pour l'une des petites Jackson, M. Paul Fugère a trouvé des effets d'une drôlerie irrésistible. Il a des mines d'ingénue, des regards de sainte Nitouche de la plus cocasse naïveté, et son aspect, dans sa robe bleu céleste, sous le chapeau armée du Salut qui le coiffe, pour invraisemblable qu'il soit, n'en est pas moins désopilant. Par exemple c'est une « petite » Jackson qui, si elle n'a pas d'oranges sur son étagère, possède un riche potiron sous sa colonne : c'est un Paul aux vastes pôles... postérieurs ! A côté de ce Janicot qui n'est pas Jani...coton, il faut nommer MM. Dekernel, qui n'a rien perdu de ses qualités, de son entrain ; un vrai Dupuis... qui chante ; Bartel, loup de mer bon enfant, roublard et émoustillé, un commandant aux allures d'amiral... suisse ! Raiter, frère Jackson maigre, contrastant bien avec le Jonathan Jackson qu'est M. Dekernel ; Devaux, gentil ténorino, Defrenne, cavalerie légère jusqu'au bout des ongles.

Costume pour Mlle Pernyn (Angèle Lamiral)

Danseuse chinoise

Danseuse cambodgienne

Mais l'opérette, « c'est les femmes », n'est-ce pas ? Ici, c'est Mlle Pernyn, une Angèle de café-concert dont la vue n'en... gèle personne, au contraire, et, qui a toujours sa voix agile et ses belles jambes ; c'est Mme Léonie Laporte, d'excentricité si comique et si imprévue ; c'est Mlle de Kiercour, après laquelle, de l'assistance, au moins le kier... court ! C'est Mme Virginie Rolland, maîtresse de danse parfaite, toujours fraîche, pimpante, avec son sourire de petite vieille, style Louis-Philippe.

Et c'est particulièrement Mlle de Craponne, qui vient tout droit de l'Opéra-Comique et n'y a rien laissé, ni sa voix charmante, étendue et légère, ni sa verve mutine et spirituelle, ni ses yeux éveillés et rieurs... Elle a même ajouté à tout cela un soupçon d'embonpoint savoureux à l'extrême, que trahissent ses blanches épaules rondes, ses bras joliment potelés... C'est une nouvelle Paola Marié !... Heureux le compositeur dont elle épousera le succès !

N'oublions pas les danseuses : Mlle Vilaine, qui ment à son nom de si ravissante manière, et ses gentilles girls « framboise-pistache »... à s'en fourrer une, pistache ! et mentionnons le pas de trois dansé sur l'*Indo-Chine* par Mlles de Craponne, de Kiercour et Loury, que les directeurs nous montrent ainsi sur le pont de leur transport, pour bien nous prouver qu'ils ne nous ont pas monté un bateau.

THÉODORE MASSIAC.

Costume pour Mlle de Craponne (Arabelle)

Un domestique

Dessins de M. Marcel.

DRAME MUSICAL EN 3 ACTES

POÈME DE M. ERNEST JAUBERT, MUSIQUE DE M. SYLVIO LAZZARI

Wagner a-t-il donné au drame lyrique sa formule définitive et sa doctrine est-elle la règle absolue et nécessaire qui doive façonner le génie de tous les musiciens ? L'opinion générale était de cet avis il y a quinze ou dix-huit ans, lors de l'apparition de « Fervaal » et du « Roi-Arthus, » au moment où M. Sylvio Lazzari écrivait « Armor », et il faut se reporter à cette époque de l'absolue domination wagnérienne pour entendre et apprécier son œuvre : on ne peut trouver, en effet, un wagnérisme plus sincère, plus fervent, une foi plus ardente et plus naïve que dans cette conception du musicien, influencé par un tel état d'esprit, assez identique à celui de M. Vincent d'Indy et d'Ernest Chausson, lorsqu'ils écrivirent leurs deux ouvrages capitaux.

Non moins wagnérien est le livret que M. Jaubert emprunta aux chansons de gestes, dont sont extraits, comme « Sigurd » et le « Roi d'Ys », tous les opéras de Wagner : cette catégorie de sujets contient un côté symbolique où le drame, toujours un peu sauvage et violent, s'élève; leur psychologie, leur mysticisme et leur imprécision les rend aptes à servir de base aux descriptions symphoniques et aux commentaires de l'orchestre, mais leur retire toute action scénique et c'est le défaut principal du livret « d'Armor », dans lequel, quoique l'intérêt aille grandissant, l'action reste identique du commencement à la fin.

Le sujet « d'Armor » tient en peu de lignes : la couronne d'Armorique est gardée par les Korriganes, dont la reine est Ked. Armor vient la conquérir et, fidèle à son vœu, repousse l'amour de la reine qui, désespérée des refus du héros, jette la couronne dans la mer. Le roi Arthus apparaît alors sur les flots subitement apaisés et proclame roi Armor lui-même, qui a su résister à l'amour et ceindra la couronne de ses pères.

Au second acte, Armor a vaincu tous ses ennemis ; sa royauté est glorieuse, mais le souvenir de Ked n'a pu s'effacer de son cœur ; la reine s'offre à lui, il résiste; Ked veut mourir de désespoir et se frappe. Mais Armor, touché par la douleur de celle-ci, se sent pris d'une immense pitié, oublie son serment et étreint Ked dans un long et tendre baiser, qui provoque la vengeance divine : la mer grondante envahit le palais et engloutit les amants enlacés.

Armor et Ked se trouvent au troisième acte dans l'île des Korriganes ; Armor repentant expie sa faute ; il veut ramener à Dieu l'âme troublée de Ked ; c'est en vain et il faut que l'ombre d'Arthus apparaisse encore une fois pour que Ked, touchée par la grâce, tende ses mains vers le ciel dont les anges l'élèvent lentement jusqu'à eux.

Ce livret, écrit en vers courts aux rimes fréquentes, qui engendrent des inversions germaniques et des épithètes inattendues, est tout à fait conçu dans le pastiche wagnérien: symbolique, puisque le salut de la terre est en jeu; mystique, puisque les morts y revivent ; grandiose, car Dieu et les rois en font les frais ; mais les caractères sont mal posés, mal définis, inconsistants : on ne sait rien des personnages, dont on ne connaît aucun trait individuel, contrairement au principe des livrets de Wagner, dont les héros recherchent toujours un but, une conquête, ont une mission divine à remplir...

Armor. — II^e^ Acte. — La mer envahissant le palais.

Construire sur une telle donnée ajoutait à la difficulté de la tâche du compositeur, dont la musique a conçu et créé le drame avec une personnalité d'autant plus curieuse qu'elle n'est pas étouffée par la suggestion wagnérienne. La partition est établie dans le système thématique, avec des « leimotivs, » représentatifs d'un personnage, symptomatiques d'un sentiment, ou encore caractéristiques d'une idée générale ou d'un paysage, comme la mer. On retrouve dans « Armor », fondus et mêlés, tous les styles et toutes les manières de Wagner et c'est ce qui fait la supériorité de cette œuvre sur tant d'autres où la formule wagnérienne n'est qu'accolée et juxtaposée, d'une façon toute extérieure et sans inspiration aucune. Mais M. Lazzari a su rester moderne: son chromatisme, ses intonations, sa façon de moduler, la fréquence de ses intervalles, celui de septième diminuée principalement, sont des procédés surtout français; il renforce instrumentalement les voix, ce qui est fort peu wagnérien, emploie des dissonnances non préparées, ce qui n'est nullement classique et parsème sa partition de mélodies amoureuses et languides d'un tour gracieux très français. L'ouvrage a été fort bien présenté en scène par M. Broussand, dont il faut louer l'initiative et chanté de très bonne manière par M. Verdier (Armor) et Mlle Louise Janssen (Ked).

Il y a dans « Armor » des qualités dramatiques remarquables; l'ouvrage, malheureusement, porte visiblement ses quinze années, sans toutefois rien perdre de son grand intérêt. Un prochain ouvrage de M. Lazzari lui permettra sans doute de s'affranchir complètement de la doctrine wagnérienne et de nous donner alors un drame musical d'une complète personnalité et qui sera une œuvre de tout premier ordre.

Charles BERT

Cl. Lebreton.

M. Verdier (Armor). Mlle Louise Janssen (Ked).

Armor. — I^er^ Acte. — Le combat d'Armor et de Ked.

La Korrigane reconnaît dans Armor l'homme au front marqué du sceau d'or.

Cl. Aimé Dupont

M. Burgstaller

CONCERTS

Pour les compositions de programmes, on peut dire que M. Colonne est sans rival. Il excelle à la fois dans le choix des morceaux et dans la manière de les présenter de façon attrayante. Il s'entend merveilleusement à concilier le goût du public pour les grandes œuvres que la postérité a consacrées, avec le souci d'en offrir de nouvelles et de produire les jeunes talents. De plus, il sait mettre en harmonie l'interprétation avec le caractère des œuvres, et s'entoure d'éléments propres à les faire valoir. Aussi les artistes solistes récoltent-ils toujours à ses concerts de très vifs succès.

M. Burgstaller, par exemple, qui s'était déjà fait apprécier du public parisien dans les représentations du *Crépuscule des dieux* au Théâtre du Château-d'Eau, où il incarnait Siegfried, a été tout particulièrement fêté au Châtelet dans les divers morceaux de Wagner qu'il a interprétés : le « Chant de la Forge », de *Siegfried ;* l' « Hymne au Printemps », de la *Walkyrie ;* le « Récit de Graal », du *Lohengrin.* Il a chanté avec une émotion pénétrante et communicative les six mélodies de Beethoven ayant pour titre : « A la bien-aimée lointaine. » Je transcris les lignes suivantes du programme relatives à ces six mélodies :

« Ce recueil admirable de chants où Beethoven semble livrer les secrets « de son cœur et s'incliner avec amour devant la toute-« puissance de l'inconnue qui tient sa pensée, fut composé sur un texte du poète Jeitteles. Il porte « le numéro d'opéra 98, avec dédicace au prince Joseph de Lobkowitz, ami et protecteur du maître, « qui, sur son manuscrit, a lui-même indiqué ainsi la date de composition : 1816 im Monath April. « A cette même époque, Beethoven disait : En pensant à *elle*, mon cœur bat aussi fort que le « jour où je *la* vis pour la première fois. Elle, la bien-aimée inconnue ou absente, devait être « cette Thérèse de Brunswick, avec laquelle il s'était fiancé dix ans plus tôt, en 1806. Depuis, « l'union projetée avait été rompue, presque malgré eux ; mais l'un et l'autre restèrent « fidèles à leur amour. Dans ce doux souvenir, Beethoven trouva, jusqu'à la fin, une con-« solation à ses malheurs, un baume à ses souffrances, un aliment à son inspiration. »

Cl. Studia-Lux.

Mme Emma Grégoire

Ce fut une très heureuse idée de remettre en lumière ces pages exquises, qui furent très joliment accompagnées au piano par Mme Roger Miclos. Pour la continuation du « Cycle Beethoven », M. Colonne donnait des fragments de *Ruines d'Athènes.* A propos de cette œuvre, dont le livret est de Kotzebue, M. Charles Malherbe rappelait que Marx qualifiait Kotzebue de « Midas retourné », car, disait-il, Midas changeait en or tout ce qu'il touchait, tandis que Kotzebue transformait en prose banale et vulgaire les sujets les plus poétiques. On peut ajouter que Beethoven possédait toutes les qualités nécessaires pour rétablir l'équilibre et qu'il sut opérer la transmutation, car les divers morceaux de cette partition sont d'un art supérieur. L'excellent baryton, M. Clark, a détaillé avec un très grand charme l' « Invocation à Apollon », d'un si noble caractère ; il a chanté ensuite le duo avec soprano ayant pour partenaire Mme Auguez de Montalant, et le public a unanimement bissé le délicieux « Chœur des Derviches », exécuté avec délicatesse, esprit et verve.

Au concert du dimanche suivant, au Châtelet, M. Burgstaller devait interpréter le « Chant d'épreuve » de Walter, dans les *Maîtres chanteurs*, le « Récit de Loge » de l'*Or du Rhin*, et la scène qui précède la mort de Siegfried dans le *Crépuscule des dieux ;* mais pris par la grippe, il n'a pu se rendre au concert, et M. Colonne a fait savoir à son public qu'il avait aussitôt télégraphié à Mme Litvinne, à Bruxelles, et qu'elle avait bien voulu venir chanter l'air d'*Alceste* « Divinités du Styx » et la scène finale du *Crépuscule des dieux.* Je vous laisse à penser si les auditeurs ont gratifié Mme Litvinne de bravos chaleureux ! Elle a, du reste, été admirable ; sa voix si pure et si claire sonnait merveilleusement dans l'air de Gluck.

Cl. Studia-Lux.

Mme Mellot-Joubert.

Au Nouveau-Théâtre, M. Chevillard fait alterner les ouvrages anciens avec les inédits. C'est ainsi que nous avons eu une cantate de Rameau : *Diane et Actéon,* où Mme Mellot-Joubert s'est fait applaudir pour son style et la juste compréhension de cette musique, qui exige une particulière souplesse d'interprétation ; puis la première audition d'une *Kermesse* extraite des *Tableaux normands,* de M. Jacques Dalcroze, où se discerne une intelligente exhumation de thèmes populaires soutenus d'une harmonie intéressante et établis sur des rythmes très francs.

A la séance suivante, M. Chevillard offrait à ses habitués la première audition de *Trois Mélodies* de M. Jean Gay, d'un joli sentiment poétique et finement orchestrées. Mme Emma Grégoire les a chantées avec grâce et distinction ; elle y a fait preuve d'un sentiment très délicat et d'une juste appropriation des nuances. Mme Emma Grégoire a, en outre, été fort applaudie dans le charmant air de *Paride et Ellena,* de Gluck, où le timbre caressant de sa voix agrémentait de jolies inflexions la ligne de chant.

Je n'aurai garde d'oublier la reprise des si captivantes soirées de la « Société philharmonique », suivies avec assiduité par les dilettantes. A la première séance, le Quatuor Dessau a exécuté en perfection le quatuor en *ré* majeur n° 3, op. 33, de Haydn, et le quatuor en *la* mineur de Schubert, et Mme Marie Brema s'est fait applaudir dans des morceaux fort intéressants de Rameau, Peter Cornelius, Schubert, Hugo Wolf, Brahms, Humperdinck et Weingartner.

CŒLIO.

La Revue des Critiques

Indépendamment de l'attrait qui s'attache à une œuvre théâtrale ayant eu des démêlés avec dame Censure, les *Oberlé* offraient cet avantage d'être tirés d'un roman très lu et qui avait eu le don de passionner les esprits. Aussi ne s'est-on point seulement occupé de la pièce dans les journaux, mais bien aussi du roman, et tout comme M. Haraucourt, on a interviewé M. Bazin.

Cl. Pirou

M. René Bazin.

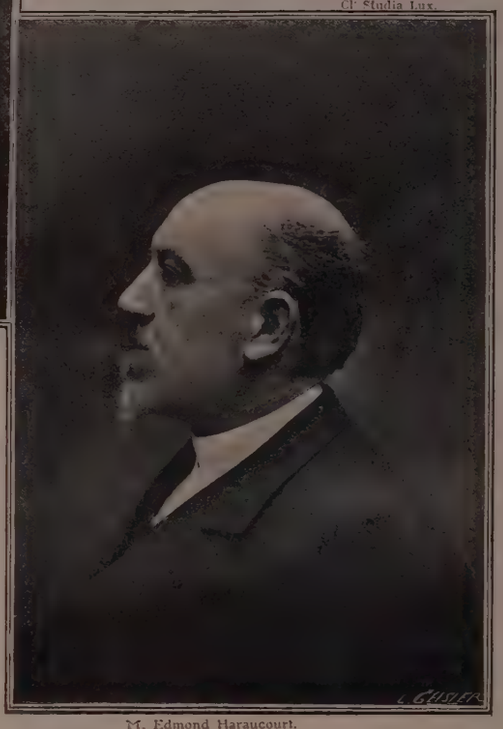
En homme prudent qui sait combien les paroles de l'interviewé sont parfois déformées ou tout au moins inexactement rapportées, M. Bazin a préféré écrire, et voici comment il expose la genèse de son roman dans une lettre publiée dans le *Temps* du 17 novembre :

Comme tout Français né avant la guerre, j'ai toujours eu l'amour et le regret de cette Alsace que je ne connaissais pas. A force d'entendre exalter la fidélité alsacienne, je me suis demandé si un pareil hommage rendu au génie de la France, et survivant à tant de causes d'affaiblissement, n'était pas une légende, glorieuse pour la France, glorieuse pour l'Alsace, mais fausse ou exagérée.

J'ai voulu le savoir. Je suis parti, résolu à dire exactement ce que j'aurais vu. J'ai parcouru l'Alsace du nord au sud, vivant chez les Alsaciens. J'y suis retourné deux autres fois. Et j'ai écrit ce roman où j'ai mis, tout naturellement, l'émotion du pèlerin qui croyait les reliques jetées au vent et qui les a retrouvées intactes.

En critique zélé, M. Nozière a relu le roman avant d'aller voir la pièce, et dans un fort joli article intitulé le *Réveil du patriotisme*, et paru dans le *Temps* du 18 novembre, il expose les raisons qui rendent la France préférable aux autres pays :

Cl. Studia Lux.



M. Edmond Haraucourt.

Chez nous, la vie est facile. Il y a dans l'air un parfum léger que nous ne respirons dans nul autre pays. Il nous incite à ne pas considérer l'existence avec une gravité excessive. Il nous enivre doucement et nous fait oublier les vaines hiérarchies. Sur cette terre, on a toujours souri de l'obéissance ; on a toujours ressenti quelque mépris pour ceux qui s'inclinent devant la fortune, le succès ou le pouvoir. Ce sol a toujours produit des frondeurs, mais il n'est point fertile en domestiques. Depuis des siècles, on y chérit l'indépendance. L'âpreté de la lutte sociale, la fatigue dont sont atteintes les vieilles races ont poussé nombre de nos concitoyens vers l'administration. Mais ils sont de mauvais fonctionnaires et il faut les en féliciter. Sans doute, les nations paraissent plus fortes quand les individus prennent au sérieux leur tâche quotidienne et s'en acquittent en toute conscience. J'aime pourtant les visages intelligents des flâneurs. Il me plaît que les employés et les ouvriers s'attardent dans nos rues devant les vitrines des boutiques et qu'ils consacrent une longue heure à leur déjeuner. Ils interrompent leur labeur pour s'entretenir des nouvelles du jour, de la beauté des femmes, de la température et pour médire de leurs chefs. Ils ne sont pas des instruments, mais des hommes, et quand ils geignent, ils manifestent leur dignité.

Cl. Victoire

M. Sylvio Lazzari

Pour ce qui a trait à la pièce tirée par M. Haraucourt du roman de René Bazin, nous retrouvons cette divergence d'opinions, à la fois si piquante et si déconcertante, que nous observons à maintes reprises.

M. François de Nion dit que c'est une « victoire de théâtre, de difficulté vaincue et d'effet intense, obtenu par des « moyens simples », par des ressorts justes, par l'animation d'un dialogue où le lyrisme n'est jamais de l'emphase et paraît « vraisemblable, nécessaire même. »

M. Paul Souday estime que « sous bénéfice de quelques réserves, l'adaptation est faite avec beaucoup de tact et d'habileté; « c'est un travail qui fait honneur à M. Haraucourt. »

M. Georges Malet commence son feuilleton de la *Gazette de France* par cette phrase :

Du beau roman, si émouvant avec une si noble simplicité, de M. René Bazin, M. Haraucourt, poète capable d'inspirations plus personnelles a tiré un médiocre mélodrame, dont l'insuccès ne doit pas d'ailleurs lui être entièrement attribué.

M. Léon Kerst considère surtout le point de vue de l'opportunité :

C'est une pièce intéressante, assez poignante, assez douloureuse même, et qui m'a paru impressionner fort la majeure partie du public.

Est-elle opportune? Autrement dit : Vient-elle à son heure? — Je n'en voudrais pas jurer, étant de ceux qui croient que le temps des miracles est passé, qu'on ne guérit pas les plaies en les montrant.

Cl. Pirou.

M. Maurice Ordonneau.

Le roman de M. Bazin — les Oberlé *— eut son heure de célébrité : c'était, non pas de l'Histoire, mais une histoire ; et on s'intéresse facilement à une histoire, surtout quand elle est bien contée.*

M. Edmond Haraucourt, avec tout son beau talent, prend les personnages de cette histoire et les campe vivants, agissants, sur la scène. Tout de suite, cela devient autrement grave...

M. Catulle Mendès termine en ces termes son compte rendu :

Le certain, c'est que la pièce a été très honorablement jouée et qu'elle obtiendra un très long succès... si la France qui chante se souvient encore de l'Alsace qui pleure.

Toute la presse théâtrale, en constatant le succès de *Triplepatte* à l'Athénée, se répand en analyses sur les caractères particuliers du talent de M. Tristan Bernard et identifie son personnage avec lui.

M. Tristan Bernard, en collaborateur confraternel, se complaît dans l'éloge de M. André Godfernaux, et expose, dans une « interview » parue dans la *Liberté* du 28 novembre, la manière dont *Triplepatte* fut conçu ;

M. André Godfernaux est un homme exquis, un homme de quarante ans, amateur de théâtre et d'études scientifiques. Après avoir professé en province, il s'aperçut, en dirigeant une revue philosophique, qu'il avait le sens du comique. Et il l'a, je peux vous l'assurer, très développé. Alors, il bifurqua vers le théâtre. Il a débuté à la Renaissance, au temps où Gémier y régnait, par une comédie, Dette de famille. *Il a fait jouer des petites pièces dans les salons, car c'est un homme du monde. Puis il eut l'idée de* Triplepatte. *L'idée est de lui, dites-le bien haut.*

Un jour, il vint m'en parler et, comme il me l'exposait, il me semblait que la mémoire d'une chose ancienne me revenait. J'avais, moi aussi, songé à ce sujet, sans le formuler. Il me semblait, en l'écoutant que je retrouvais un enfant, jadis mal venu, aujourd'hui complètement transformé et embelli. Nous avons, d'ailleurs, lui et moi, des façons semblables de sentir et d'exprimer, de communes qualités — si j'ose dire — d'observation comique. Nous étions faits pour nous entendre...

Le succès a prouvé que leur accord était et serait fécond en heureux résultats.

La réapparition de l'opérette, aux Bouffes, avec les *Filles Jackson et C^ie^*, a généralement plu à la critique. Lisez ces quelques lignes de M. François de Nion :

Cl. Walery.

M. Justin Clérice.

A ne vous le point céler, l'opérette a de quoi me plaire ; elle est un spectacle léger, facile et, quand il s'y mêle une musiquette agréable et jolie, quand d'aimables comédiennes en ca-dencent agréablement les couplets, quand des acteurs avisés ou des bouffons joyeux y collaborent, l'opérette est un plaisir que, seuls, les modernes snobies nous re-prochent de prendre. C'est le cas du gra-cieux opéra-comique de fantaisie que le théâtre des Bouffes nous donnait bier soir. Ces sonorités argentines ont ré-veillé heureusement les échos endor-de la vieille salle désuète. Il m'a mis semblé qu'ils répondaient parfois de si bon cœur qu'on eût cru à des réminiscences. C'es ttrès gentil, très gai, point pervers et assez amusant.

M. Catulle Mendès nous fait un tableau pittoresque des agréments décoratifs et plastiques que présente cette opérette :

On viendra s'émerveiller — je pense aux gens qui ont l'émerveil-lement facile — des costumes écla-tants, transparents, versicolores fous, dont la direction nouvelle a habillé — si peu ! — beaucoup de jeunes personnes, de nationalité mon-martroise ou britannique, qui avec une absence de restriction presque sans exemple, font l'offre nue et publique de tout elles dans des envolements de bras et des écartèlements de cuisses. En vérité, si les spectateurs des fauteuils d'or-chestre découvrent, en levant les yeux, autant de vivants trésors qu'en voient, les regards baissés, pas par pudeur, des spectateurs des avant-scènes — trésors diffé-rents, mais qui se rejoignent — ces dames ne réservent guère que quelques centimètres de mystère aux abandons des rencontres privées.

En ce qui concerne la *Grande Famille*, à l'Ambigu, l'*Espionne*, à la Renaissance, et la *Revue du Palais-Royal*, je me bornerai à constater qu'elles ont été accueillies avec faveur par la majorité de la critique.

Cl. Studia-Lux.

M. Arquillière.

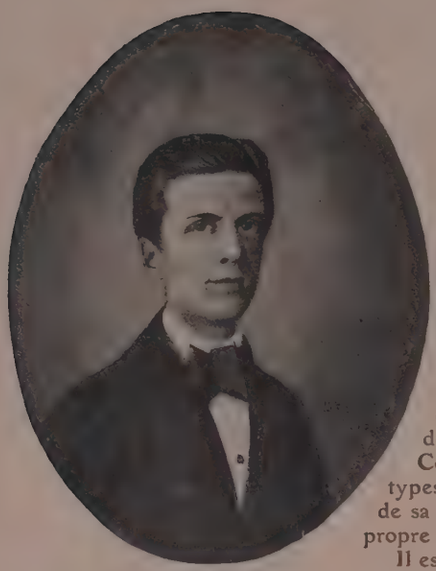
Armor, joué à Lyon, a été étudié par M. Lalo dans son feuilleton du *Temps* du 28 novembre. M. Lalo estime que le compositeur, M. Lazzari, a subi les influences wagnériennes, prédominantes au moment où il écrivit sa partition, « mais, ajoute-t-il, cette influence s'exerce « d'une façon si naturelle, si spontanée et si profonde, que le wagnérisme ne paraît pas ici « un appareil extérieur, mais une inspiration intime ; la musique d'*Armor* est wagnérienne, « non par imitation, mais par « pénétration. »

Bien des dilettantes parisiens qu'accablent les imitations wagnériennes des jeunes compositeurs, seraient heureux de pouvoir se flatter d'être gratifiés de cette distinction dans les impressions ressenties.

ALBERT DAYROLLES.

JULES DANBÉ

L'Artiste et l'Homme



Miniature représentant Danbé à l'âge de 18 ans.

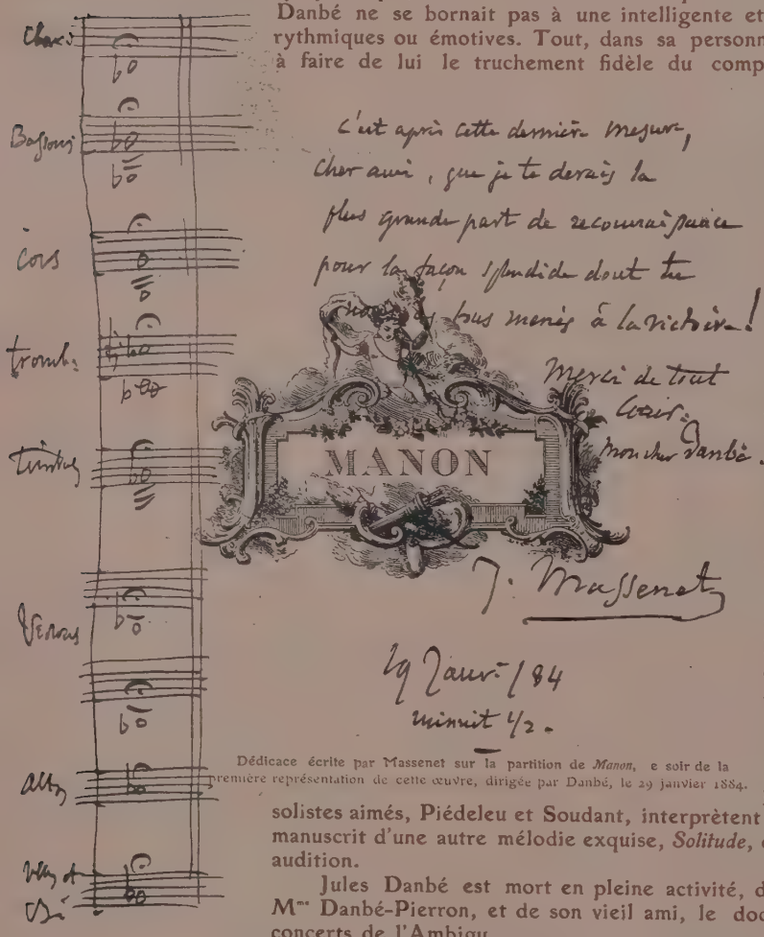
La *Revue Théâtrale*, qui, bien que reflétant l'actualité, considère les gens et les choses de théâtre au point de vue historique, se devait à elle-même de garder une trace, de fixer un aspect typique du grand musicien récemment disparu : Jules Danbé.

La grandiose manifestation à laquelle donnèrent lieu les funérailles de l'ancien chef d'orchestre de l'Opéra-Comique fut un sujet de chronique abondant en aperçus significatifs, et la presse quotidienne le traita comme il convenait. Mais la physionomie de Jules Danbé mérite quelques réflexions moins hâtives. Elle vaut d'être restituée autrement que par une biographie de dictionnaire. Certes, il est intéressant de suivre le jeune artiste du Conservatoire à l'Opéra-Comique et d'évaluer l'énorme effort que représentent les concerts — véritables auditions-types — auxquels, soit à Paris, soit à Vichy, il consacra les dernières années de sa vie. Mais ce qu'aucune documentation ne saurait rendre, c'est le rayonnement propre à cette personnalité, dont l'envergure eût tenté un Balzac.

Il est des spécialités d'art qui laissent aisément abstraire la personne même de l'artiste. Que nous importent, à la lecture de *Volupté*, les tares morales de Sainte-Beuve ? Mais, dans l'évaluation de son œuvre, il est impossible de faire abstraction du chef d'orchestre, c'est-à-dire de l'artiste dont la fonction consiste à suggestionner une collectivité de chanteurs et d'instrumentistes, suivant le mode d'expression d'un texte écrit.

Il y a beaucoup de bons musiciens qui dirigent des orchestres : il y a fort peu de vrais chefs d'orchestre.

Or, Jules Danbé fut l'un des très rares types accomplis de cet ordre. Je ne crois pas qu'aucun autre maître ait jamais réalisé mieux que lui le caractère social de la musique symphonique, si lumineusement défini par Berlioz. Car la « conduite » de Jules Danbé ne se bornait pas à une intelligente et éloquente méthode d'indications rythmiques ou émotives. Tout, dans sa personnalité, dans son *habitus*, concourait à faire de lui le truchement fidèle du compositeur.



Dédicace écrite par Massenet sur la partition de *Manon*, le soir de la première représentation de cette œuvre, dirigée par Danbé, le 29 janvier 1884.

Portrait de Danbé, pris par Edouard Zier, à l'Opéra-Comique.

Tous ceux qui connurent Jules Danbé s'accordent à dire que c'était, dans le privé, un homme d'une urbanité exquise, un causeur spirituel et varié, un charmeur non dénué d'ironie... Eh ! bien, il ne me paraît pas déraisonnable d'avancer que ce *génie de la sociabilité* qui animait les moindres gestes de Jules Danbé fait partie intégrante de sa valeur artistique.

Eminemment représentatif d'une société policée et polie, Jules Danbé incitait à l'ordre et à l'harmonie aussi puissamment que tels hommes créent du tumulte partout où ils passent, et toutes ses interprétations se ressentaient de cette faculté singulière.

Puisque — hélas ! — il ne remontera plus à son pupitre, ce n'est pas faire œuvre vaine que de décrire ce trait si original de l'originalité du maître.

J'ose espérer que cette notation rend assez exactement le sentiment des instrumentistes qui jouèrent sous sa baguette. Quant à l'estime des compositeurs, la dédicace écrite par Massenet, le soir de la première de *Manon*, sur la partition qu'il offrit à Jules Danbé — dédicace dont nous publions le *fac-simile* — rend tout commentaire inutile.

Jules Danbé se défendait d'être compositeur. Et pourtant, il laisse une somme d'œuvres considérable, parmi lesquelles plusieurs pages resteront, — sa *Berceuse* pour violon, notamment, que ses solistes aimés, Piédeleu et Soudant, interprètent dans son intégrale poésie. Nous donnons ci-dessous un fragment du manuscrit d'une autre mélodie exquise, *Solitude*, qui vaut, par une spontanéité d'inspiration s'imposant dès la première audition.

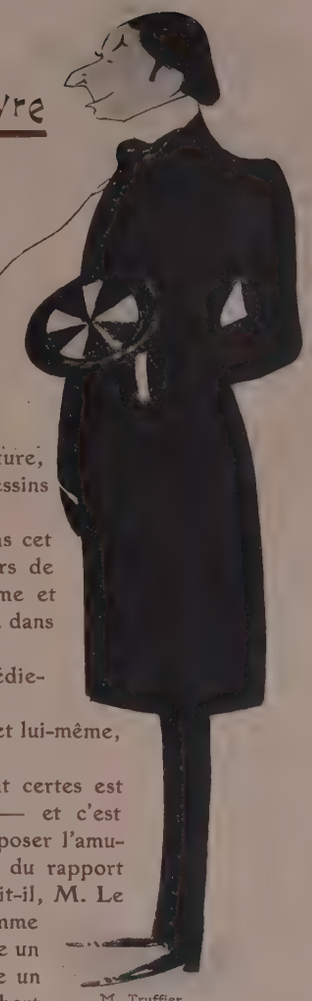
Jules Danbé est mort en pleine activité, dans les bras de l'excellente artiste qui fut sa compagne dévouée, M^me^ Danbé-Pierron, et de son vieil ami, le docteur Touchaleaume, alors qu'il s'occupait de l'organisation de ses concerts de l'Ambigu.

C'est une flamme qui s'est éteinte, une flamme lumineuse et ardente. Il a fallu qu'elle disparût pour qu'on mesurât le vaste espace qu'elle éclairait.

GABRIEL BERNARD.

La Comédie-Française en caricatures

L'Album d'André Rouveyre


M. Truffier.

Ces Messieurs et ces Dames de la Maison de Molière furent, de tout temps, des personnes fort discutées. J'entends par là que le los et la critique leur furent toujours départis en portions variables dont la contemporaine rosserie a souvent composé les parts plus grosses de celle-ci que de celui-là. Voici qu'un jeune artiste, déjà remarqué lors de travaux antérieurs, apporte dans ce plébiscite au scrutin toujours ouvert un bulletin de vote que je n'hésite pas à qualifier de considérable, un album — et quel album luxueux ! — de caricatures des principaux personnages de la Comédie-Française.

C'est un double événement artistique, par la façon dont l'opinion est présentée, et par l'objet même de cette opinion.

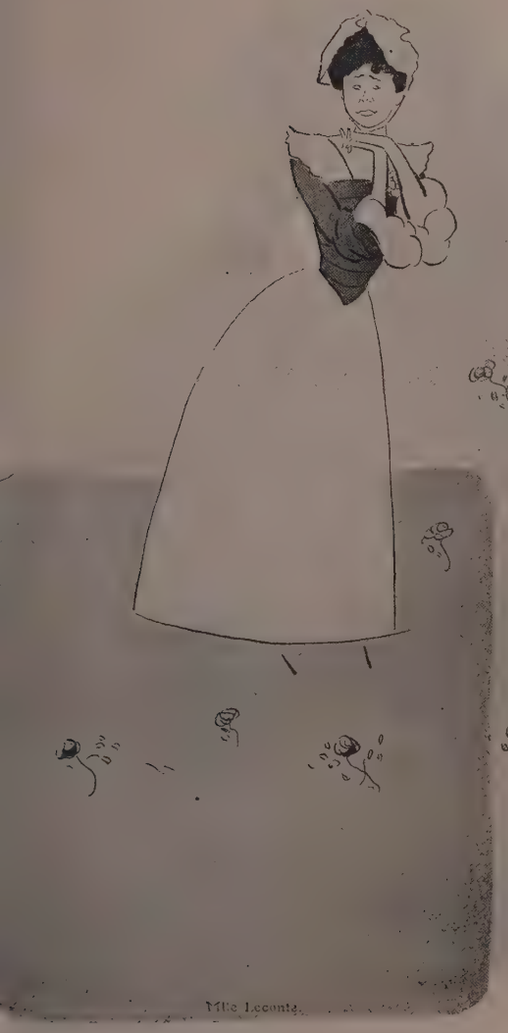
Entre le peintre et le caricaturiste, en effet, il y a cette différence que le premier traduit la nature, tandis que le second l'interprète, c'est ce qui rend particulièrement intéressante la série de dessins d'André Rouveyre.

Dessinateur ? André Rouveyre avait déjà donné sa mesure dans maints journaux illustrés et dans cet amusant volume : *150 caricatures théâtrales* qui fut un des succès de la saison dernière. Les lecteurs de la *Revue Théâtrale* ont certainement gardé le souvenir d'une toile dont la reproduction parut ici même et où le jeune artiste a silhouetté, avec son sens précis et vigoureux, un curieux portrait de M. de Max dans sa loge.

Humoriste ? Il s'était déjà affirmé tel. Aujourd'hui André Rouveyre, avec son Album de la Comédie-Française, prend place au premier rang de ces ironistes du crayon qu'on appelle des caricaturistes.

M. de Montesquiou qui a parlé de la caricature, en préface de cet album, citant Baudelaire, Hello, et lui-même, apparente André Rouveyre à Grandville.

Ce n'est pas, oserai-je dire, à l'auteur des *Chauves-Souris*, tout à fait exact. Le rapprochement certes est flatteur. Est-il nécessaire ? M. de Montesquiou nous dira — et c'est une raison péremptoire — qu'il en avait besoin pour composer l'amusant couplet dans lequel il évoque le procédé caricatural du rapport entre l'homme et l'animal. «... Dans le présent album, écrit-il, M. Le Bargy nous apparaît comme un carlin, M. de Féraudy comme un ragot, M. Duflos comme un vautour, M. Truffier comme un héron, M. Berr comme un « Consul », M. Laugier comme un batracien, M. Silvain comme un cétacé, M. Albert Lambert comme un lion de tapisserie... »


Mlle Leconte.

M. Laugier ne conteste point cette manière de voir la nature. Il s'inscrit seulement en faux contre la façon dont elle se manifeste, et c'est ce qui montre quelle part d'arbitraire il y a dans ces rapprochements.

« Un batracien ! l'ai-je entendu s'écrier, où voit-on en moi les marques d'un batracien ? je ressemble bien plutôt à un perroquet, à un oiseau ».

— Oui, je suis un oiseau, je suis un oiseau ! affirmait-il à son reflet que lui renvoyait la haute glace du petit foyer du Théâtre de Belleville, où le distingué sociétaire des Français était venu jouer Chrysale, des *Femmes savantes*, à l'un des derniers galas des Trente ans de Théâtre. Le miroir lui opposait naturellement l'image d'un seigneur au pourpoint de velours sombre, au nez volontaire et accentué, un nez à la Condé qu'encadrait de façon adéquate la perruque Louis XIV, un nez qui dans l'ancienne Rome eût valu à son propriétaire le surnom de *Nasica*, qui échut vraisemblablement pour un motif de ce genre, à l'un des non moins illustres parmi les Scipions, un noble nez enfin que ces glorieuses parentés historiques n'empêchent pas d'être très ornithologique et de donner pleine raison à l'esthétique de M. Pierre Laugier.

Poursuivant sa critique, le sociétaire estima que tel de ses camarades, que Rouveyre a présenté, d'après M. de Montesquiou, comme un..... quadrupède, lui apparaît à lui, Laugier, comme un chélonien. Il a même dit : « une tortue ».

Mais laissons ces subtilités. Qu'importe que Rouveyre emploie son talent à résoudre le problème darwinien de l'ancestralité animale de ses contemporains ? Qu'importe s'il asservit ce talent à la forme géométrique ?

Son observation aiguë est trop sincère pour être spécieuse. Sa synthèse est sans parti pris comme son analyse est sans méchanceté.

J'ai dit que l'Album de la Comédie-Française apportait un document nouveau à la bibliographie de la Maison de Molière. C'est bien un mérite de la part de cet artiste de talent franc et vigoureux, de rester l'ironiste souriant et bon qu'il est, en somme, en se faisant l'historiographe des plus illustres d'entre ceux qui marchent sous le pennon à la devise : *Castigat ridendo mores*.

Georges FRAPPIER.

Dessins de Rouveyre

Marcelle Bordo

Elle est brune, et cela, au théâtre, est un vrai courage et a toute une signification d'indépendance des modes et des idées.

Ne lui demandez pas, du reste, pourquoi il en est ainsi : votre question n'obtiendrait pour réponse qu'un regard de pitié un peu moqueuse et très dédaigneuse, car tel est son bon plaisir, et ainsi elle va à travers la vie, se moquant du qu'en dira-t-on et se souciant des admirateurs et des flatteurs, des gêneurs et des médisants, à peu près comme une étoile d'un ver-luisant.

Mais qui est-elle donc, direz-vous ? Une millionnaire qui, du haut de sa fortune, peut laisser dire et faire ? Non, elle est une femme, rien que cela, mais une femme consciente de son sexe, partant de sa supériorité.

Elle est née à Paris, à l'ombre des fortifications, qui furent, enfant, son Jardin des Tuileries et son Parc Monceau ; non loin de la gare de Lyon, où un rayon du chaud soleil de Provence, égaré dans la brume mélancolique des faubourgs de la capitale, semble l'avoir apportée un beau soir, et son histoire est un peu celle d'une belle princesse des contes du temps jadis, sauvée par d'humbles serviteurs, du massacre de sa famille, et rendue enfin à son rang après mille vicissitudes, les nuits d'hiver et les jours sans pain, ce qui ne l'empêche pas, au fond de son palais, dans le luxe et l'abondance, de regretter souvent la grande route d'autrefois, où il faisait si froid, mais où l'on était si libre...

Elle est bien la fille du Midi, du beau Midi doré où la mer est si bleue ; de celles que Byzance, prosternée à un mouvement de ses sourcils, à un éclair de ses yeux de jais noir, eût acclamée comme sa *basilea*. Après avoir été Mignon, c'est aujourd'hui Carmen, mais une Carmen dont Paris a adouci les instincts et les manières, tout en lui conservant son amour de l'indépendance et de la liberté ; et, un jour, le spirituel auteur d'*Au coin d'un bois*, Hugues Delorme, étonné, quoique délicieux fantaisiste lui-même, d'une aussi grande fantaisie, n'a pu s'empêcher de lui dire sa surprise en vers exquis. Ils ne sont pas beaucoup, je peux bien les révéler ; tant pis si je suis indiscret :

Marcelle Bordo n'est point chiche
De son talent, et, tour à tour,
Fait valoir les proses d'amour,
Les vers légers... ou la « Matchiche !... »

Ses yeux francs au regard moqueur
Gaiement illuminent sa face ;
Mais ce regard, quoi qu'elle fasse,
Révèle une femme de cœur.

Cl. Studia Lux

Mlle Marcelle Bordo.
(Costume de la Maison Drecoll, Chapeau de la Maison Lewis).

Le sourire de la Joconde
Moins que le sien paraît troublant ;
Mais elle a beau faire semblant
De se railler de tout le monde,

Tout le monde (snob et badaud)
Applaudit avec ardeur celle
Qu'on nomme l'exquise Marcelle

BORDO.

Cl. Studia-Lux.

Mlle Marcelle Bordo.
(Costume de la Maison Drecoll, Chapeau de la Maison Lewis).

Impératrice ou bohémienne, voilà tout ce qu'eût pu être, aux temps anciens, Marcelle Bordo.

Comme il est aujourd'hui une autre condition, celle d'actrice, qui conserve à la femme toute son indépendance, Marcelle Bordo est actrice et nulle n'est plus jalouse de son art, plus fière de son métier.

Ne cherchez pas, ô directeurs de théâtre, à la cantonner dans un genre. On l'a vue au Châtelet ; elle a joué le vaudeville le plus gros et la comédie la plus fine, en passant par le drame.

Regardez-la aux répétitions générales, si élégante et si distinguée, et remarquez sa physionomie, qu'il s'agisse d'un opéra ou d'une comédie légère, d'un drame angoissant ou d'une page de vie simplement humaine !

Cette femme vit pour la beauté et s'efforce de faire partager ce qu'elle ressent au public.

Elle ne joue pas pour de l'argent, pour un couturier, pour la réclame. Elle joue pour elle-même et pour les spectateurs, « ses » spectateurs. C'est une artiste.

Albert BLAVINHAC.

Le Théâtre dans le Monde

Les joyeux carillons de Noël vont rappeler les retardataires à Paris, pendant que les jolies frileuses vont aller chercher vers la mer bleue un ciel plus clément que le nôtre.

Que de larmes la nature laisse tomber sur la terre froide! Heureusement que les gaîtés de la vie mondaine compensent les tristesses du dehors; déjà les maîtresses de maison, soucieuses d'offrir à leurs invités des régals artistiques, se livrent cœur et corps aux répétitions.

J'entendais, l'hiver dernier, une de nos plus spirituelles mondaines, Mme Jouët, qui est réellement une comédienne de beaucoup de talent, dire avec regret, après la représentation de l'*Enigme*, de Paul Hervieu, où elle venait d'avoir un très grand succès avec Mme Berthault: « Qu'est-ce que je vais faire de mes après-midi maintenant ? ». — Apprendre et répéter d'autres jolies œuvres, madame, que vous marquerez de votre cachet si personnel, et que vous interpréterez pour la joie de vos invités.

On vient encore de vous applaudir, ainsi que M. Vignat, dans une matinée chez Mme Kiréevsky. A signaler aussi le comte de Saint-Foix, de Barraines, etc., etc.

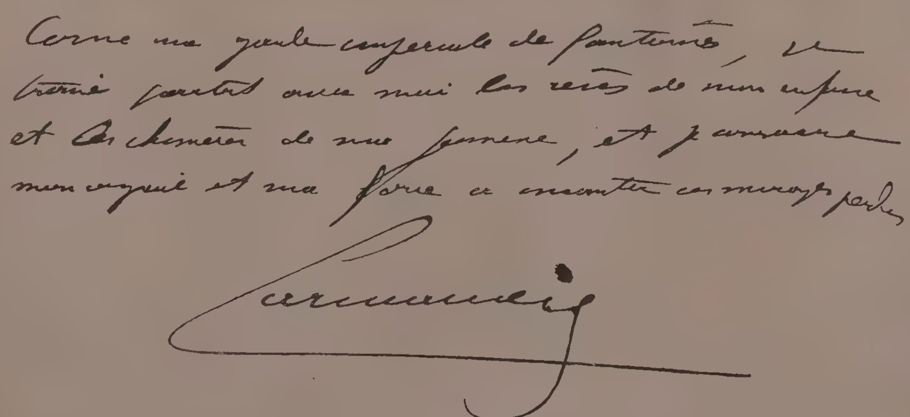
Chez la comtesse B. Ducos, dans son hôtel de la rue Brémontier, fête très réussie en l'honneur du prince et de la princesse de Bourbon et Bragance. Mounet-Sully a été admirable dans le *Testament*, de Murger, des poésies de Théophile Gautier ; puis la gracieuse maîtresse de la maison a joué avec l'illustre artiste la *Nuit de Mai*, de Musset. Quel succès, quelle joie artistique. Beaucoup de bravos à M. Trabadelo qui a remarquablement chanté des romances espagnoles.

Cl. Manuel.

M. de Larmandie.

Séances de musique de chambre dans les salons du docteur et Mme Henri Châtellier, avec le concours du quatuor Parent, de Mlle Boutet de Monvel, Mmes G. Couteaux, Fournier de Nocé, Marie Mayrand, Alice de Roulin, etc., etc. Interprétation de premier ordre.

M. Sébastien B. Schlesinger, le compositeur connu, a tenu à respecter la touchante tradition américaine en fêtant le Thanksgiving day, dans une soirée d'art.



Après un élégant dîner servi par petites tables fleuries d'orchidées, de violettes de Parme, de roses, les invitées eurent la surprise de se voir offrir les délicieux vases de porcelaine rare contenant les fleurs merveilleuses qui avaient ajouté leur charme au luxe distingué de l'amphitryon. Chacun des convives emporta avec plaisir ce souvenir d'une fête charmante.

On entendit Mmes Durand-Texte et Rey-Gaufrès qui interprétèrent les œuvres de Bach, G. Fauré et du maître de la maison avec tout leur talent et toute leur grâce.

Beaucoup de ravissantes américaines que je voudrais pouvoir nommer.

Le Cercle Militaire se réserve chaque semaine des matinées réunissant des artistes connus et des programmes variés.

Un charmant opéra-comique en un acte: *Piège d'Amour*, de Jane de la Vaudère, musique de Jane Vieu, est très bien chanté par Mmes Reyer et Glaye que nous avons souvent applaudies ; Mlle Mathilde Arly, des concerts Colonne, le poète Grandmougin, etc., etc., sont salués de rappels ainsi que le flûtiste Blanquart. Compliments à l'organisateur de ces réunions qui sont si agréables à nos chers officiers.

Si jusqu'à présent j'ai présenté à mes aimables lecteurs des femmes du monde artistes, je tiens à leur parler aujourd'hui d'un homme qui, en 93, aurait eu les honneurs de la guillotine, comme aristocrate, je nomme : le comte Léonce de Larmandie, véritable personnalité aussi artistique que mondaine dont les comédies ont dans les salons des succès dont on parle longtemps après chaque représentation.

Né en 1851, au château de la Sudrié, près de Périgueux, dans la Dordogne, il commença dès sa plus tendre jeunesse à travailler.

L'enfant qui devait devenir l'homme remarquable, avait des étrangetés que lui suggérait son extraordinaire nature. Déjà ses sentiments étaient extrêmes : il vouait à son institutrice une affection presque passionnée, et le gamin se montrait jaloux de tout ce qu'il pouvait supposer capable de toucher à son idole. Ainsi le surprit-on faisant à l'église des gestes de colère et de menace au tabernacle, quand la jeune femme priait.

Une fois qu'il s'était montré insupportable, on lui prit bas et souliers pour l'empêcher de suivre l'institutrice qui sortait; bien que la saison fut très rigoureuse et qu'il y eut une épaisse couche de neige, l'enfant échappa à la surveillance et partit les pieds nus jusqu'au village, pour rattraper sa gouvernante ! Aujourd'hui les ans sont passés sur cette affection sans l'entamer, et le petit Léonce, devenu homme, va plusieurs fois l'année embrasser avec dévotion une vieille femme, qui n'est autre que l'institutrice fière de cette passion inspirée.

Dans *la Chevauchée de la Chimère*, comprenant plusieurs volumes, s'en trouve un, intitulé *Mes yeux d'Enfant* où l'auteur raconte les amours de sa septième année. Léonce de Larmandie fit ses études littéraires chez les Pères Jésuites de Sarlat, et les scientifiques au lycée Saint-Louis. A vingt-cinq ans, après tous les succès universitaires, il fut attaché au ministère de l'Instruction Publique, puis professeur de mathématiques supérieures au collège de la rue de Madrid pendant cinq ans. Il se maria en 1886, et entra dans la Société des Gens de lettres en 1887.

En 1888, M. de Larmandie faisait partie du Comité, en 1893 il était nommé rapporteur, il fut vice-président deux fois, en 1896 et en 1899, et enfin délégué depuis 1899.

Cet homme de grand talent s'occupa avec beaucoup d'intérêt d'art idéaliste, c'est ainsi que de 1892 à 1898, il organisa les expositions de la Rose-Croix.

Depuis trente ans, Léonce de Larmandie a écrit et publié une centaine d'ouvrages, quinze romans sous le titre général : *Comédie Mondaine* — neuf volumes de poésies en prose sous le titre *Chevauchée de la Chimère* — trente volumes de psychologie contemporaine, autant d'ouvrages de théâtre — un volume de discours politiques — neuf volumes de poésies en vers — trois volumes de chansons et deux volumes de philosophie hermétique. Signe assez particulier : n'est pas décoré.

Très observateur, cet écrivain puissant est un physionomiste extraordinaire, d'un jugement presque immédiat et très sain. Il a un amour profond pour les cloches et adore s'envelopper d'une atmosphère d'où se dégagent les parfums troublants de l'encens.

M. de Larmandie a épousé une jeune fille d'un esprit profond et d'un cœur immense. La charmante comtesse, qui, elle aussi, écrit délicieusement, s'est vouée toute à l'œuvre de son mari qu'elle admire autant qu'elle l'aime. La digne compagne de cet homme supérieur, est femme dans toute l'acceptation du terme et mère remarquable de trois fils qu'ils adorent.

M. de Larmandie est le patriarche maître de la famille qui a conservé les grandes traditions !

NANCY-VERNET.

JEHAN D'IVRAY,
par Laurent GSELL.

Ils ont fui les matins d'été
Et les soirs de pure lumière
Ce qui fut a-t-il donc été?...
Vers qui montera ma prière?...

Jehan d'Ivray

THÉATRES A COTÉ

Mlle Marie-Louise Derval. M. Prad.

THÉATRE-ROYAL. — Eh ! oui, c'est encore un théâtre à côté, à côté de la Madeleine et à proximité des grands cercles, dont il pourrait bien s'attacher la clientèle élégante et particulièrement choisie... si l'Administration, s'écartant des sentiers rebattus, veut se frayer une voie neuve, originale, que l'effort constant se chargera d'entretenir. Telle est, certainement, la volonté de M. Paul Franck, esprit avisé et chercheur, ouvert à toutes les conceptions artistiques et, surtout, amoureux de la chose délicate et jolie dont, comme interprète, il résuma souvent l'expression.

En tous cas, le début est fort honorable et de bon augure ; il réunit une diversité d'ouvrages intéressants et consciencieusement équilibrés. Tout d'abord, l'*Echanson du roi d'Yvetot*, une aimable opérette pour laquelle M. Fortiolis façonna la naïve supercherie de deux jouvenceaux en mal de mariage, enivrant, afin de solution obligatoire, leur vieil oncle l'échanson — à qui ils tirent son consentement... en suite de son pourpoint et de ses chausses ; cela avec accompagnement d'harmonies amoureusement inspirées, s'élevant comme sur les ailes d'un joli rêve, la meilleure partitionnette, que je sache, de M. Mathé. Aussi bien, les interprètes parurent charmants et recueillirent ce que leur devait notre plaisir. C'est Mme Rousselière, espiègle et tendre rossignolet, M. Simon-Max, barbon truculent et réjoui, et M. Patorni.

Puis, vint *Le Désir*, comédie dramatique de M. Michel Provins, pièce sombre, faite de lutte sournoise, de suspicion, de traîtrise, de viol et de meurtre final.

Selon le désir de l'auteur, aucun personnage n'est sympathique : l'épouse est adultère et cynique ; le mari, brutal et violent, l'intendant, infâme. Voici le sujet du drame :

Epousée, sans fortune, par Ribaudes, grand entrepreneur, Sergine trompe, non seulement son mari, mais le hait, pour sa jalousie, ses manières roturières, pour tout ce qui rend un homme odieux à la femme qui cesse de l'estimer. Or, Ribaudes, évincé du lit conjugal, soupçonneux à justes raisons, ne laisse à Sergine nul répit, la fait surveiller aussi par son intendant, un fourbe nommé Bracieux, qui, un soir, saisit une lettre adressée à l'amant. A moins de se donner à Bracieux, Sergine est perdue. Son refus la fait prendre de force. Mais elle jure de se venger. A cet effet, elle feint la soumission, même le désir ; demande de continuer les relations, donne rendez-vous à l'intendant, la nuit, dans sa chambre... et l'y fait tuer.

Mlle Melsa.

Il a fallu toute la souplesse de talent de Mlle Polaire — démontrée dans l'inconséquence, la perversité et la haine — pour dégager Sergine de l'antipathie inhérente et la rendre pitoyable. Vraiment, la situation est poignante de cette femme affolée, placée entre l'assouvissement de sa vengeance et, peut-être, le sacrifice de son amour. Car, sera-ce l'élu attendu ou l'autre qui apparaîtra au balcon, près duquel veille, armé, le mari ? l'époux éconduit et terrible, si naturellement présenté par M. Noizeux. C'est l'autre, heureusement ! on peut le dire, étant donné son avilissante conduite, froidement résolue et menée par M. Paulet.

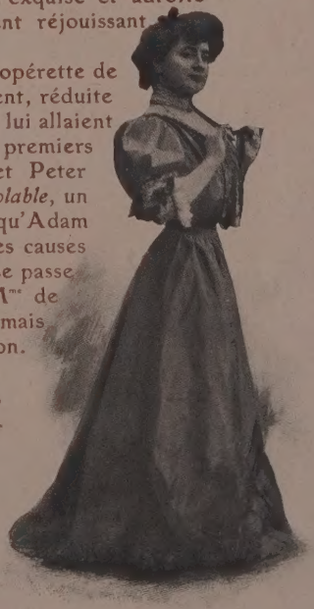
La confidence, en ces amours tragiques, prête l'oreille de Mlle Jeanne Eyrre, élégante et fine, et le dévouement est manifesté par Mlle Louise Gérard, maternellement inquiète. Ainsi s'obtient le succès.

A l'Agrach de Dieu s'attache la garantie de deux signatures : celles de MM. Lucien Boyer et Paul Marinier, deux bons chansonniers et non moins amusants revuistes. Avec tout l'esprit joyeux qu'on leur sait, ils plaignirent tour à tour les infortunes de deux amants à bord d'une galère, les voyages de Guillaume, d'Alphonse, de Pierre et de Paul ; critiquèrent la confection du dictionnaire ; vantèrent les vins d'Espagne, etc., etc., jusqu'au moment où le rideau baissant les obligea à laisser parler le public pour leur éloge, celui de Mme Melza, l'exquise et adroite commère, et celui de MM. Fabert et Dufleuve, ce dernier particulièrement réjouissant.

CAPUCINES. — J'ai revu, avec un plaisir cette fois sans mélange, l'opérette de M. Tristan Bernard : *Avant-hier matin*. Expurgée des incidents qui l'alourdissaient, réduite à deux tableaux, cette fantaisie est devenue très alerte et drôle à continuité. Aussi, lui allaient les exclamations louangeuses, qui s'adressaient autant à l'œuvrette qu'à nos premiers parents, *Adam*-Le Gallo et *Eve*-Bonheur chassés d'un paradis moins hospitalier que l'Eden Mortier et Peter Carin, où se commettent cependant des actes beaucoup plus tendres et répréhensibles. Ainsi, dans *Inconsolable*, un député, M. Flandre, du département de Parr et Solanes, console une veuve d'électeur de la même façon qu'Adam consola Eve ; dans *Confrères*, un ménage d'avocats, de Provins, M. Prad calme gentiment et de même les causes d'humeur de Mlle Marie-Louise Derval — si jolie et désirable ; dans *Sauvegarde*... Je m'arrête !... Là, ça ne se passe pas. M. Charles des Fontaines est un auteur moral. Il aurait pu, comme les autres, faire consoler Mme de Vallorbe-Lender par M. des Tourelles-Huguenet — c'est si facile, et elle le voulait — il aurait pu, certes ! mais c'eût été faire comme les autres... Donc, c'est à M. des Fontaines que doit se décerner le prix Montyon. J'y souscris.

Tout cela donne cinq bonnes pièces aux Capucines, en ajoutant *Beaucoup de bruit pour rien*, que l'ironiste Hugues Delorme fit émettre par Mlle Bourguette Montbron, la verve en personne.

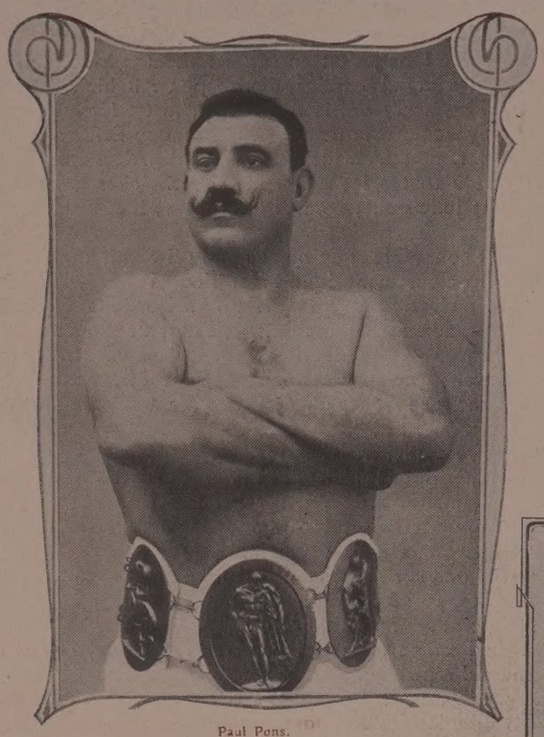
HENRY FRANSOIS.



Mlle Feray.

Clichés Studia-Lux.

Chronique des Sports



Paul Pons.

Les Grands Championnats de lutte. — Rien n'est nouveau sous le soleil, certes, mais il est de toute équité que nous adressions des remercîments aux organisateurs de cette éclatante résurrection d'un noble sport, si honoré à juste titre chez les Grecs et les Romains, pères de notre civilisation, et, chez nous, trop longtemps oublié ou réduit à se manifester dans d'humbles baraques foraines.

Une cinquantaine d'athlètes, venus de tous les pays de la terre, se disputèrent le *Championnat du monde de lutte*, et autant la *Coupe de France*. — Quels hommes !... Ah ! « ils sont bien là » tous ! Tous ils ont déjà fait maintes fois leurs preuves et donné leur mesure.

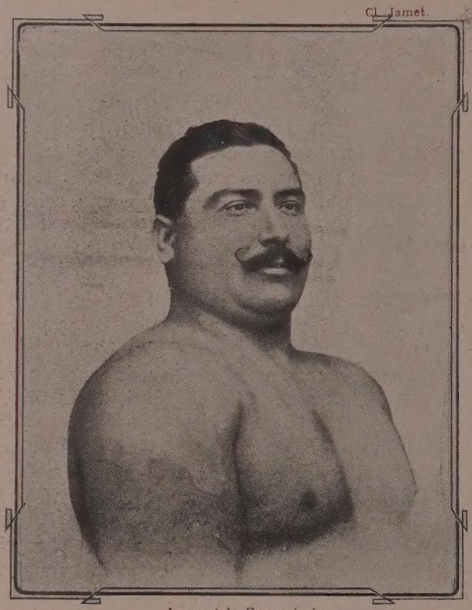
Ici, au Casino, c'était le Danois *Petersen*, admirable et élégant modèle de vigueur, toujours doux et courtois, et *Bech-Olsen*, champion de force, qui vainquit notre Paul Pons en plusieurs rencontres ; c'est le Cosaque Zaporogue *Padoubny*, colosse aux formes sculpturales, qui vainquit Pons, lui aussi, et qui, pour venir prendre part au Championnat, eut mille épreuves à supporter au travers de son pays, bouleversé par la révolution ; c'est *Laurent le Beaucairois*, notre champion du monde de 1900, légèrement maigri, mais dont les terribles ceintures sont toujours aussi irrésistibles ; *Anglio l'Effroyable*, le nègre martiniquais, vivante reproduction en bronze d'un gladiateur antique ; les terribles Turcs *Ibrahim Saffi*, lutteur du sultan, et *Téfik-Ali*, champion d'Asie-Mineure, habitués à des rencontres brutales, qui se plient courtoisement aux règles de la lutte gréco-romaine, mais ne peuvent s'empêcher d'appuyer leurs attaques par un sauvage cri de guerre. Ce sont les champions des écoles rivales de Bordeaux et de Toulouse ; le jeune et bouillant *Cazeaux*, de la Bastide, révélation de l'année, parfois un peu brutal mais d'une énergie indomptable, et *Sabbatié*, rempart de Toulouse ; *Lassartesse*, le fin lutteur ; le champion de force *Smejkal*, le tchèque ; *Deriaz*, le Suisse, *Jean-François*, le Breton ; le géant australien *Jakson*, champion de la lutte libre ; *Darrigoli*, le basque, dont la souplesse extraordinaire compense en mainte rencontre le manque de poids.

Cl. Sarracino.

Chemiakin.

Aux *Folies-Bergère*, les mêmes types se retrouvèrent, les mêmes nations furent représentées par des hommes de valeurs comparables. Voici *Paul Pons* et *Raoul le Boucher*, ces noms seuls me dispensent..... ; le colosse russe *Chemiakin* ; le nègre *Amalhou* ; le Turc *Karakanof*, à moitié sauvage ; le terrible Allemand *Kapricke* et son compatriote *Schakmann*, qui se signale un peu trop par ses brutalités ; le Tyrolien *Warrath*, que sa petite tête drôlement placée sur d'inénarrables rotondités a fait surnommer la « Bonbonne ». Voilà *Gambier*, le fin des fins, qui impose souvent sa vigoureuse agilité à des poids bien supérieurs ; *Aimable de la Calmette*, pas toujours si aimable que cela pour son adversaire, et grand amateur de bourrades ; le père *Limousin*, *Sabès*, le Belge *Steurs*, l'Anglais *Belling* ; *Vervet* et *Dikman*, champions des poids légers... dont la partie de bourre fit sensation... et tant d'autres !

Cl. Jamet.

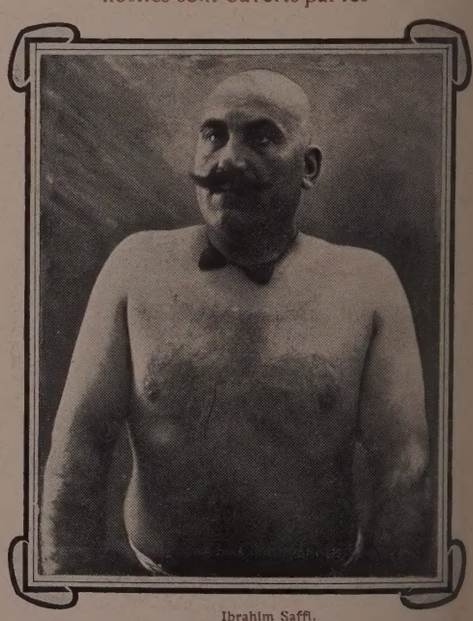


Laurent le Beaucairois.

De cette masse de concurrents, tous dignes de la victoire, les *éliminatoires* n'en doivent laisser que huit ou neuf classés pour la « *Poule finale* ». A ceux que leur énergie a trahis, des prix de consolation, des championnats pour poids légers, richement dotés. Au vainqueur des vainqueurs, ici, l'Echarpe de la Ville de Paris ; là, la Coupe de France !

Des concours de pronostics sont ouverts par les journaux sportifs organisateurs des championnats. Qui sera classé pour la Coupe finale ? Qui l'emportera définitivement, du géant ou du colosse moins haut ? du quadruples muscles, du champion de force ou du fin lutteur ? du brutal ou du débonnaire ? de l'école de Bordeaux ou de l'école de Toulouse ? du blanc, du noir, du rouge, j'allais dire ou du jaune... mais cela m'entraînerait trop loin et nous ramènerait aux « pour » et aux « contre » du Jiu-Jitsu comparé (1).

Allons, si vous voulez bien, au Casino.



Ibrahim Saffi.

(1) Il y avait aussi en novembre, à la foire de Soissons, un ours lutteur, muselé, griffes rognées, qui ceinturait son homme, le mettait au tapis très correctement et l'embarquait avec une maestria extraordinaire, en le retournant avec ses pattes ou en rompant le pont par son poids... Très recommandé pour un numéro de l'avenir.

Invités par notre aimable confrère *les Sports*, et venus par plaisir au moins autant que par devoir professionnel, nous y serons confortablement installés sur le *ring*, grâce aux prévenances dont nous entourent le très aimable secrétaire général et la plus soigneuse des directions. Et là nous pourrons détailler à loisir, d'abord les dos mouvementés des formidables athlètes que la voix tonitruante du speaker *Lefebvre* nomme au public, et ensuite, sous toutes leurs faces, non sans danger parfois, leurs titanesques ébats.

Lefebvre appelle ! Deux corps énormes s'avancent, obstruant le jet de lumière éclatante des projecteurs électriques dirigés sur la scène, et saluent massivement, tandis que, de chaque côté, sort du portant un petit drapeau rappelant la nationalité du lutteur. Un coup de « gong », et le combat pacifique commence à dérouler ses phases successives, généralement courtoises, plus ou moins longues et passionnantes, mais incessamment variées, gaies ou émouvantes.

Parfois un de ces colosses débonnaires, dans sa hâte de vaincre, sort de la placidité coutumière et travaille un peu trop durement son adversaire. Oh ! ces petites poussées qui n'ont l'air de rien, et qui font durement tomber sur les genoux un adversaire trop léger ! Et ces parties de bourre entre concurrents s'en voulant quelque peu et qui se terminent par une chute simple ou double dans les décors ou dans l'orchestre..., au grand dam des paisibles spectateurs ; demandez plutôt à certain de nos confrères des *Sports !* Et ces mignonnes petites giffles, ces esquisses de coups de poing ou de coups défendus !

Mais tout rentre rapidement dans l'ordre accoutumé, sur un avertissement ferme et paternel de l'arbitre, Raoul le Bordelais, tantôt penché sur les combattants entrelacés, tantôt les suivant de près dans leurs brusques déplacements, ou sous une huée entremêlée de lazzis que pousse le public, bon juge, auquel on a pris soin, chaque soir, de démontrer les coups défendus, et attentif à s'opposer à tout manque de courtoisie ou de correction.

De temps en temps le gong, cette nouveauté de l'année, interrompt pour une minute une lutte qui se prolonge sans résultat. Raoul siffle la reprise, et cela recommence avec une énergie doublée par le désir d'en finir.

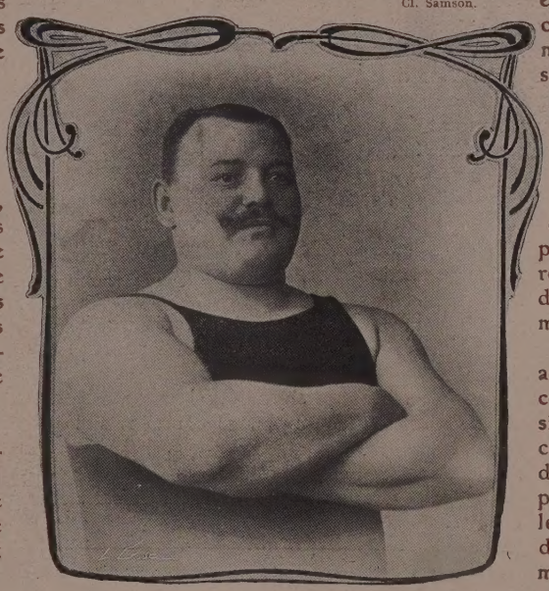
Rien n'est varié comme les procédés par lesquels le vainqueur arrive à embarquer son homme. Ceinture qui coupe la respiration et permet au Beaucairois d'amener à terre un géant comme Jakson en quelques instants ; ceinture tourbillonnée, chère à *Petersen* ; ceinture à rebours en force comme en fait Teffik-Ali, qui joue avec son adversaire et le promène doucement la tête en bas sur le tapis, jusqu'à plus soif. Mise au tapis, surpassements alternatifs, massages savants qui brisent la résistance, ponts brisés en force, tirades de bras, retournements savants par bras roulés, surpassement de bras, ramassement de tête à terre... J'en passe..., et des meilleurs !

Cl. Jamet.

Raoul, le Bordelais.

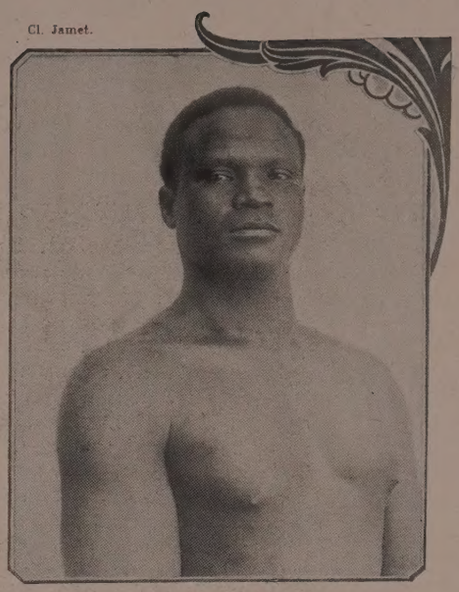
Enfin, les deux épaules ont touché ! D'un bref coup de sifflet, l'arbitre met fin à la lutte et proclame X... vainqueur de Y..., en indiquant le coup définitif et la durée du combat en minutes et secondes..., tandis que l'orchestre, revenu des terreurs que lui cause souvent l'excès d'ardeur des concurrents, exécute allègrement l'air national de l'heureux triomphateur.

Cl. Samson.



Lemmens.

Cl. Jamet.



Le nègre Amalhou.

Comme dans une brume, malgré les multiples girandoles électriques du grand hall, au travers des membres énormes violemment éclairés qui s'agitent et s'entrelacent, on aperçoit, ou plutôt on devine, des milliers de figures tendues vers la scène qui se détachent sur la foule sombre, dense et haletante, d'où s'élèvent tantôt des rires, saluant une chute plus ou moins anodine en dehors du ring ou un *Ouah !* énergique poussé par un Turc, tantôt des clameurs et des sifflets pour rappeler à l'ordre un concurrent incorrect, tantôt des tonnerres d'applaudissements saluant un vainqueur — ou même un vaincu sympathique.

Et c'est ainsi que nous avons assisté, haletants, au triomphe sans conteste, en deux manches successives, de l'école de Bordeaux sur celle de Toulouse, et aux glorieuses défaites du jeune et énergique champion de Bordeaux, succombant sous le poids et la force terrible de Padoubny, puis, après un premier match nul, sous la vigueur expérimentée du Champion du Monde, Petersen, et enfin, après deux séances pittoresquement mouvementées, et un inénarrable bombardement du ring, sous Laurent le Beaucairois.

Après des luttes homériques, tantôt brutales à la grande joie du public qui aime à voir tirer la bourre, tantôt d'une courtoisie chevaleresque, moins appréciée des spectateurs qui ne se rendent pas toujours compte de l'intensité des efforts, du milieu des neuf titans classés pour la Poule finale — *Petersen, Bech Olsen, Laurent le Beaucairois, Padoubny, Cazeaux, Anglio, Smejkal, Teffik-Ali* et *Ibrahim-Saffi* — sur ses huit concurrents successivement éliminés, émerge dans l'apothéose d'une renommée désormais mondiale, Padoubny, champion du monde de lutte, digne détenteur de l'écharpe de la Ville de Paris.

Aux Folies-Bergère, la Coupe de France est échue à *Paul Pons*, resté définitivement vainqueur, mais non sans peine, de son jeune rival, *Raoul le Boucher* et d'*Aimable de la Calmette*.

JEAN DYDE.

Les Tréteaux de la Mode

Voici venir la trêve des confiseurs, qu'on pourrait appeler avec autant de vraisemblance la trêve des spectacles.

Tout, à cette époque de l'année, est représentation : dans la rue, le trépidant cinématographe du boulevard ; en visite, où nos belles mesdames effleurent à peine les salons qu'elles honorent de leur apparition gracieuse ; dans le *home*, où les réceptions se succèdent, un peu heurtées..., on a hâte de liquider les obligations mondaines. L'an qui finit, c'est déjà le passé, chacun tend vers l'aube naissante de l'année nouvelle.

A peine reçoit-on chez soi. Sous le moindre prétexte, on court au restaurant. Le restaurant est le dernier salon pour lequel on s'habille, au déclin de 1905. Le menu est délicat, les vins fameux, et les petits abat-jour roses pâlissent délicatement la beauté des femmes. Doucement grisante, la musique des tziganes nous prépare une digestion facile. Où l'achever, cette heureuse digestion ? La réponse est toute prête...

— Allons au théâtre !...

Le plaisir continue... ou commence, suivant que vous prisiez davantage les plaisirs de la table ou de l'esprit.

Laquelle d'entre nous n'a pas maudit souvent ces dîneurs attardés, dont l'arrivée sensationnelle dans une loge dérange toute une salle, distrait les artistes, agace les nerveux.

La Mode a changé tout cela, cette saison, et cela, dit-on, à l'instigation de Sa Majesté Édouard VII, qui se pique d'exactitude au spectacle.

Donc, on arrive à l'heure... ou presque. Non pas pour le lever du rideau... vous ne me croiriez pas, mais, tout au moins, aux primes éclats du premier acte.

Pour permettre aux coquettes de donner un dernier coup d'œil à leur parure, après s'être débarrassées de leurs voiles, des fourrures, des écharpes dont elles se drapent frileusement, ces messieurs s'installent au devant de la loge, place qu'ils cèderont dès le premier acte venu.

Dans ce même ordre d'idées, on ne voit les rebords de velours envahis par les boîtes de bonbons, de fruits glacés d'antan. Les fleurs remplacent, avantageusement pour l'œil, les créations poisseuses des confiseurs.

Mais si règne une telle sobriété pendant les jeux de scène, il n'en va pas de même entre les actes, où dans les théâtres dits de genre, les buffets, aménagés en bars américains, sont envahis par un public très gai, très bruyant aussi, qui papote, commente, critique, tout en absorbant des breuvages aux noms baroques et de goût épicé.

Dans les théâtres sérieux, au contraire — entendez l'Opéra, les Français, et quelques autres — on ne quitte pas sa loge, dont la porte reste hermétiquement close, même durant l'entr'acte. Parfois elle s'entr'ouvre pour des intimes, mais la licence est rare.

Les occasions de se retrouver au restaurant déjà cité, dans les thés mondains, sont assez fréquentes, sans compter les grandes réceptions pour négliger les parlottes au théâtre. Il est donc de bon ton de s'abstenir. On échange un salut, voire un sourire, et c'est tout.

Son Intransigeance la Mode a marqué de son sceau mille petits détails. Ainsi, on n'arbore plus de lorgnette. La faute en est sans doute à l'exiguité de certaines salles. Par exemple, il ne viendrait à l'idée de personne de braquer de lourdes jumelles sur la grâce fragile de Diéterle, dans le *Triplepatte* de l'Athénée. Vous n'ignorez pas que sa toilette de bal en tulle blanc, semé de gracieuses libellules d'argent, est une merveille de grâce, de même que sa robe de mousseline rose, avec — c'est la fureur — encore un fichu de dentelle d'argent.

Et ses chapeaux !.... Allez donc parler de modération, en fait de coiffure, à des spectatrices qui ont envié tout une soirée les chapeaux de Diéterle et d'Augustine Leriche, signés *Carlier*, qui ne sont qu'envolées de plumes, de tulles froufroutants, d'aigrettes.

Cependant, une brise d'apaisement souffle en cette matière. Quelques modistes ont réalisé un coquet modèle, une sorte de béret Henri III, très enlevé sur le côté, où des touffes de plumes blanches s'étagent presque horizontalement. Ceci en vue de la commodité de nos seigneurs et maîtres.

Elégance et... docilité. C'est plus qu'il n'en faut pour réussir.

Et voici terminée cette rapide revue du protocole au théâtre, à la fin de cet an de grâce 1905.

ALINE GRENET.

LIVRES A LIRE

Parmi les meilleurs livres à consulter pour le détail de cet important sujet : " Noël au Théâtre ", il convient de signaler tout particulièrement les ouvrages spéciaux publiés sur le " Théâtre au Moyen âge " par M. Marius Sepet, le savant bibliothécaire attaché au département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale qui, l'un des premiers parmi les auteurs modernes, prit pour tâche l'exploration plus avancée des premières scènes françaises : les *Prophètes du Christ. Etudes sur les origines du Théâtre au moyen âge*, Paris, DIDIER, 1878, in-8° (tirage à part de la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, années 1867, 1868 et 1877. — Le *Drame chrétien au moyen âge*, très important, très complet ouvrage d'examen et d'étude, Paris, Didier, 1878, in-12°. — *Origines catholiques du Théâtre moderne*, Paris, P. LETHIELLEUX, 1901, in-8°. — Le *Drame religieux au moyen âge*, Paris, librairie BLOUD et C^ie^, 1903.

Le *Théâtre et la Musique* (FIRMIN DIDOT et C^ie^, édit.) et le très intéressant ouvrage de Paul LACROIX (le Bibliophile Jacob) *Sciences et Lettres au moyen âge*, savante étude merveilleusement documentée, ornée d'un grand nombre d'illustrations soigneusement choisies et toutes intéressantes. Cet ouvrage publié avec le plus grand soin par la Maison FIRMIN-DIDOT, est l'un des plus beaux présentés par cette célèbre maison.

Le *Dictionnaire du Théâtre et de la Musique*, d'Arthur POUGIN, guide très sûr et très clair des amateurs et des curieux de choses du vieux théâtre et du théâtre moderne. (FIRMIN-DIDOT, édit.)

Pour prendre idée de la manière pittoresque des Noëls de La Monnoye, la meilleure, la plus complète édition à consulter est celle de François Fertiault, avec illustrations de Bertrand. — LOCAR-DAVY, édit. 1857.

Parmi les derniers Noëls musicaux récemment publiés, sont à signaler :

Chez DURAND ET C^ie^, éditeurs, place de la Madeleine : *Les Contes mystiques* de M. Stéphan Bordèse, 12 compositions tout à fait ravissantes, 12 petites poésies très purement inspirées et écrites avec le goût le plus parfait : *Les Premiers pas de Jésus*, musique de Ed. Diet ; *Pourquoi les Oiseaux chantent ?* musique de Th. Dubois ; *En Prière !* musique de G. Fauré ; *Berceuse des Anges*, musique de Ch. Lecocq ; *Les Fils de la Vierge*, musique de Ch. Lenepveu ; *La Rosée*, musique de Henri Maréchal ; *La Neige*, musique de Jules Massenet ; *Le Premier Miracle de Jésus*, musique de E. Paladilhe ; *Présage de la Croix*, musique de Saint-Saëns ; *Le Rêve de Jésus*, musique de Pauline Viardot ; *Mon Credo*, musique de Widor,

Chez GRUS ET C^ie^, éditeurs, place Saint-Augustin : Le *Noël* d'Adolphe Adam, sous jolie couverture composée par Louis Morin ; *Noël d'Enfant*, de J.-L. Croze, musique d'Edmond Missa ; *Noël Alsacien*, poésie de M. Matullier, musique de Edmond Missa ; *Le Noël des Roses*, paroles et musique d'Edmond Missa ; *La Nuit de Noël*, le poétique épisode d'Eugène Morand, pour lequel Gabriel Pierné trouva de la musique si parfaitement jolie et émouvante.

Le rapport de M. Ch. Reynaud sur le Musée rétrospectif du Théâtre à l'Exposition Universelle de 1900 — rapport très clairement et très curieusement exposé — publie des notes fort intéressantes sur le Théâtre au moyen-âge. L'illustration de ce rapport, à laquelle collabora le savant M. Henri Sarriau, de la Bibliothèque de l'Arsenal, reproduit des documents graphiques très originaux concernant les premiers spectacles donnés en France.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.